This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VII

LETIN

la

nco-Japonaise

Paris

---

septembre 1900

SOCIAL

ANVEL, 58, Rue Serpente

R15

Juin 1907. N° 7.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

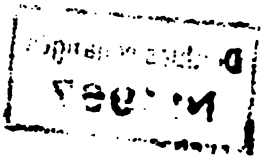
BULLETIN

DE LA

Société Franco-Japonaise de Paris

Double vérf.

4 O² o
623 c



Notre regretté Secrétaire-Général, Félix RÉGAMEY, *avait, malgré ses souffrances, entrepris la publication du présent* Bulletin. *Il n'a pu le voir paraître, mais tout l'honneur lui en revient. La* Société Franco-Japonaise *lui est reconnaissante de la dernière marque qu'il lui a ainsi donnée de son infatigable dévouement.*

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise de Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

Doubles échangés
N° 1967

Fondée le 16 septembre 1900

SIÈGE SOCIAL :

HÔTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 28, Rue Serpente

PARIS

1907

DS
601
S68
no. 7

INDEX

Henry Nocq :

Félix Régamey, peintre, écrivain et professeur.

Obsèques de M. Félix Régamey.

E. Bertin :

Le Japon avant la féodalité militaire : anciennes familles et vieilles institutions.

(Sept reproductions d'estampes japonaises en couleur et en noir).

Assemblée générale du 15 avril 1907 :

Compte-rendu de M. Arcambeau.
Allocution du Président.
Lettre-rapport du Secrétaire général.
Rapport du Trésorier.

Dr P. Rosenthal :

Causerie sur le Djiou-Djiss.

Dernières réunions :

Dîner offert au Prince Fushimi.

Notices biographiques.

S. A. I. le Prince Fushimi.
L'Amiral Baron Yamamoto.
Le Général Baron Nishi.

Nouvelles du Japon.

Bibliographie :

Ed. Clavery.
Dr Matignon.
Profr Dr R. Graul.

Avis divers.

Société Franco-Japonaise de Paris

FÉLIX RÉGAMEY,

PEINTRE, ÉCRIVAIN ET PROFESSEUR,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS,

Décédé à Juan-les-Pins, le 5 Mai 1907.

Guillaume Régamey, originaire de Genève, graveur et dessinateur d'illustrations, chromolithographe renommé, qui collabora sous l'Empire à un certain nombre de bonnes publications, eut trois fils : Guillaume, Félix et Frédéric. Le dernier, seul survivant, est le dessinateur sportif bien connu ; Guillaume, l'aîné, mort prématurément en 1873, fut un peintre militaire d'une réelle valeur. Une récente Exposition a heureusement ravivé le souvenir de ses tableaux qui furent très appréciés il y a trente ans, et de ses dessins qui parurent dans maints journaux illustrés de France et de l'étranger. Félix Régamey est né à Paris, le 7 août 1844. D'abord élève de son père, il entra ensuite à l'atelier de Lecoq de Boisbaudran, ce maître remarquable, auquel on ne rendra jamais assez pleine justice, et qui a formé les meilleurs artistes de l'Ecole française de la fin du XIXe siècle. Régamey se trouva là, au milieu d'une jeunesse exubérante, enthousiaste, toute vibrante de foi artistique et aussi de passions politiques et patriotiques que la génération suivante n'a connues que par ouï-dire. Il vit monter le levain révolutionnaire au quartier latin ; il assista à certaine manifestation contre M. de Nieuwerkerke dans la cour du Louvre, manifestation où un blond jouvenceau, devenu depuis un artiste très célèbre, eut une attitude peu glorieuse.

Une autre fois, à l'Odéon, il était auprès des joyeux étudiants qui entonnaient le « Sire de Framboisy » au moment de l'entrée de la famille impériale. Comme on pense bien, cette démonstration sans grande portée politique eut pour résultat immédiat de faire surgir parmi les spectateurs quelques « bourgeois » vigoureux qui à coups de

poings et à coups de pieds expulsèrent les chanteurs du théâtre et conduisirent au poste de police tous ceux que le « passage à tabac » avait mis hors d'état de s'esquiver. Sans doute, les arguments frappants n'influençaient guère Félix Régamey, puisque quelques années plus tard il se faisait presque assommer à Longchamp, pour avoir crié : Vive la République ! sur le passage.... du Président de la République. Il est vrai que ce Président était M. Thiers. Mais alors Félix Régamey faisait mieux que crier, il écrivait et collaborait aux journaux républicains, notons-le pour remarquer qu'il devait rester toute sa vie fidèle aux convictions de sa jeunesse.

Son enthousiasme pour l'art dans toutes ses formes, sa foi dans l'action sociale de l'enseignement du dessin ont aussi persisté chez lui jusqu'à la fin, autant que sa reconnaissance pour son maître : H. Lecoq de Boisbaudran. Plus que personne, il a contribué à répandre les idées de ce merveilleux éducateur. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur l'enseignement de Lecoq de Boisbaudran, qui a pris soin de résumer lui-même sa méthode dans trois ouvrages excellents ; nous indiquerons seulement que Félix Régamey a tenu à lui rendre hommage dans sa brochure *Horace de Boisbaudran et ses Elèves* (H. Champion), et qu'enfin la meilleure preuve de la supériorité de cet enseignement réside en ceci qu'il a donné à l'Ecole française plusieurs de ses plus glorieux artistes : Alphonse Legros, Cazin, G. Bellanger, Dalou, Lhermitte, Fantin-Latour, entre autres, furent les camarades d'atelier de Félix Régamey, qui y occupa même, pendant plusieurs années, les fonctions de répétiteur ; et c'est ainsi qu'il se trouva donner des conseils à M. Dujardin-Beaumetz, aujourd'hui sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

La guerre franco-allemande ayant éclaté, Félix Régamey s'engagea dans un régiment uniquement composé d'étrangers, la « Légion des Amis de la France », qui prit part à la bataille de Champigny. Il put ainsi réclamer plus tard la qualité de Français, en 1881. A la fin du siège de Paris, Régamey partit pour Londres, où il devint collaborateur artistique des principaux journaux illustrés d'Angleterre et d'Amérique.

En 1873, il arriva à New-York, et l'année suivante il fut chargé de réorganiser les cours de dessin de Chicago. En 1875, il travaillait à Boston. En 1876, il se rendit à Philadelphie pour l'Exposition universelle du Centenaire de l'indépendance des Etats-Unis. Il y retrouva Emile Guimet, qui était chargé de mission en Extrême-Orient ; il partit avec lui et visita le Japon, le littoral de la Chine, l'Inde et l'île de Ceylan. Ils revinrent par l'Egypte à la fin de 1877. Guimet rapportait une ample moisson d'objets précieux et de notes savantes ; Régamey, des croquis et des peintures, qui devaient servir à illustrer les ouvrages et les articles de Guimet, d'abord, puis à exécuter une suite de tableaux sur les religions d'Orient, actuellement placés au Musée Guimet, et enfin à

documenter le nombre vraiment prodigieux d'études et de dessins qu'il allait donner dans la suite, pendant plusieurs années, aux journaux, aux revues de différents pays, au *Bulletin de la Société Franco-Japonaise*, et dans ses propres ouvrages (dont nous donnons la liste à la fin de cette notice).

Il avait réalisé, en visitant le Japon, un de ses plus chers désirs. Quinze ans auparavant, les albums d'Hokousaï, les paysages d'Hiroshigé, les quelques kakémonos importés à Paris, lui avaient revélé un pays pittoresque et attirant, un peuple actif, ingénieux, et de plus, ce qui devait naturellement le séduire, un peuple de bons dessinateurs. Il avait pu voir ce peuple, l'étudier chez lui, et il l'avait trouvé, dans la vérité, encore plus attirant et ingénieux que dans la Mangwa. Dès son retour, il commença la campagne qu'il a continuée toute sa vie en faveur du Japon. Ses écrits, ses conversations, ses conférences illustrées de rapides croquis « au tableau » intéressaient toujours et surprenaient souvent un public qui ignorait jusqu'à ces dernières années tout ou à peu près tout du grand peuple de l'archipel extrême-oriental. Je me souviens très nettement de l'impression produite par une de ses conférences à laquelle j'assistai au Havre, il y a douze ou quinze ans, devant les membres de la Société de Géographie Commerciale. Régamey a fait un grand nombre de conférences sur le Japon, et il est évident qu'il a pu contribuer dans une certaine mesure au revirement de l'opinion française en faveur du Japon. Et s'il avait vécu un mois de plus, qu'elle n'eût pas été sa joie d'apprendre la conclusion de cet accord franco-japonais dont se réjouissent aujourd'hui les amis de la paix et de la civilisation.

En 1879, Félix Régamey retourna en Amérique avec la mission d'y étudier l'enseignement du dessin ; il revint en 1881 pour publier son rapport et repartit avec la délégation chargée de représenter la France aux fêtes du Centenaire de l'Indépendance des Etats-Unis.

En 1884, il fut nommé inspecteur de l'enseignement du dessin dans les écoles de la ville de Paris. Pour devenir un excellent inspecteur, Régamey, fort de l'expérience acquise dans ses voyages et ses missions, n'avait qu'à appliquer les principes de son maître Lecoq de Boisbaudran. Les a-t-il fait prévaloir ? En partie seulement ; et leur insuccès relatif a mis Régamey dans l'obligation de formuler quelques définitions utiles, en plusieurs brochures et articles de revues, et aussi de tenter des expériences d'enseignement fort intéressantes à l'école d'architecture et à son atelier particulier de la rue Serpente.

Ses fonctions officielles n'empêchèrent pas Félix Régamey de poursuivre ses travaux artistiques et littéraires et de continuer la série de ses conférences illustrées. Le catalogue complet de ses œuvres et de ses livres ou brochures serait assurément considérable, et nous manquons

des éléments nécessaires pour l'entreprendre ici ; nous n'en pourrons donner que les principaux.

En 1898, il retourna au Japon. Après vingt ans, il désirait ardemment ce voyage avec un peu d'inquiétude. Et il eut la joie de constater, que si les grandes villes étaient en pleine transformation et en pleine activité industrielle et commerciale, le reste du pays, quoiqu'on en ait dit, gardait intacts son caractère et sa physionomie. Le Japon n'avait pas changé.

En 1900, reprenant l'idée excellente et qui devait être féconde de M. de Lucy-Fossarieu, la Société Franco-Japonaise d'Osaka, fondée en 1898, Régamey fut un des premiers promoteurs de la Société Franco-Japonaise de Paris : il en fut le plus zélé metteur en œuvre. Secrétaire général provisoire lors de l'assemblée constitutive du 16 septembre 1900, il demeura Secrétaire général de la Société jusqu'à cette année et son inlassable dévouement ne fut même pas ralenti par la cruelle maladie qui le tint enfermé et dolent pendant plusieurs mois avant de l'emporter.

Bulletins, annuaires, procès-verbaux, circulaires, dessins, programmes, menus, tous aussi soignés que nombreux, témoignent du zèle de notre Secrétaire général. Ils sont souvent irréprochables au point de vue typographique et on sent bien qu'un artiste a veillé à leur mise en page. Notre président, M. Bertin, beaucoup mieux que je ne saurais le faire, avec l'émotion d'un ami, et avec l'autorité que lui donne sa haute situation, a dit au cimetière de Clamart la perte que la Société vient de subir en la personne de Régamey ; je peux seulement attester, ayant vu plusieurs fois le malade pendant ses derniers mois, et ayant, du reste, admiré le stoïcisme avec lequel il supportait ses souffrances et attendait sa mort prochaine, que la Société Franco-Japonaise tenait une place principale dans ses préoccupations. Son autre souci était, avant de disparaître, d'honorer encore une fois la mémoire de son frère Guillaume, en organisant une exposition des dessins de ce maître.

Félix Régamey a beaucoup travaillé, il a beaucoup vu, beaucoup pensé et il a eu sur beaucoup de sujets des idées ingénieuses. Philippe Burty l'a qualifié : rêveur épris de logique ; E. d'Hervilly l'a appelé : l'ouvrier de la première heure. Et cette appellation est étonnante de vérité, car Régamey a fait figure de précurseur là même où on s'attend le moins à le retrouver. C'est ainsi qu'il fut, avec M. Lesclide, rédacteur du *Vélocipède illustré* et organisa jadis les premières courses de vélocipèdes entre Paris et Saint-Germain. Plus tard, il imagina des procédés de peintures d'étoffes et de gravures de glaces. Entre temps, il fondait des Salons de maquettes de sculptures et faisait représenter des pantomimes japonaises, et cependant il ne négligeait pas pour cela ses autres besognes d'artiste et de fonctionnaire. Or, il semble bien que Félix

Régamey n'ait jamais tiré de ses nombreux travaux beaucoup d'honneur ni de profits. Il n'eut jamais d'argent et ne fut même pas chevalier de notre ordre national que beaucoup obtiennent avec des titres dix fois moindres. Ouvrier de la première heure, il se laissa toujours supplanter par les ouvriers de la dixième heure : avec beaucoup de savoir, il manqua de savoir-faire. Les très braves gens sont souvent maladroits dans la pratique de la vie, et Régamey était un brave homme.

Henry Nocq.

Principales œuvres de RÉGAMEY :

Dessins au *Journal Amusant* (1862),
Dessins au *Boulevard*, de Ch. Philippon;
Dessins à l'*Illustration*, au *Monde Illustré*, au *Charivari*, au *Paris-Caprice*, à *La Rue*, de Vallès, à *La Lune*, à *L'Eclipse*, d'André Gill (1862 à 1870).
Gouache: « Sous les pins », (Salon de 1865).
Illustrations du « Tour du Monde en vélocipède » de R. Lesclide (1867).
Gouache: « Les Docteurs de l Eglise », copie (Salon de 1869.)
Peinture: « Etude d'après nature » (Salon de 1870).
Dessins d'épisodes de la guerre franco-allemande dans l'*Illustrated London News* (1870-71);
Dessins dans le *Graphic* et le *Harper's Weekly* (1873).
Pastel: Portrait de Longfellow (1875).
Peinture : Quarante peintures de la Vie religieuse et sociale de l'Asie (1878), exposées à l'Exposition Universelle, reproduites dans un grand nombre de journaux et de revues, et placées actuellement au musée Guimet.
Dessins : Illustrations du livre de M. Guimet : « Promenades Japonaises » (1879-80).
Pastel : « Comédiens Japonais » (Salon de 1881).
Dessins : Illustrations de « Autour d'un Lycée Japonais », d'André Laurie et de « Le Fleuve des Perles », de René de Pontjest (1882).
Cartons, aquarelles, pastels relatifs à la Chine et au Japon (Salon des Arts décoratifs, 1882).
Pastel : « Le Cheval de bât japonais ».
Peintures : « Baptême de nègres à Philadelphie » et le « Monument du général Lee » (Salon 1882).
Dessins : « Album à Gambetta » (1884).
Portraits : Dessinés, peints au pastel, au fusain, de Victor-Hugo, Sully-Prudhomme, Maspéro, Bréal, Larroumet, Docteur Pouchet, Paul Leroy-Beaulieu, Jean Aicard, Ernest d'Hervilly, Chevreul, Pasteur, Jules Ferry, Edouard Lockroy, général Brugère, Le Royer, président Carnot.
Peintures : « Amatérasou » (1897).
« Geisha dansant au clair de lune » (Salon 1898).
« Souvenir de Bangkok » (Salon 1901).
« Salut aux ancêtres » (pour la réception du Maréchal Prince Komatsu, 1902).
« Le porte-drapeau Japonais » 1902.
« Bonzes » (Salon colonial, 1906-1907).

Principaux ouvrages de Félix RÉGAMEY.

« L'Enseignement du Dessin aux Etats-Unis » (Delagrave).
« La Statue de Washington, de Houdon ».
« Okoma », roman japonais (Plon).
« Le Japon pratique » (Hetzel).
« Le Cahier rose de Madame Chrysanthème » (*La Plume*).
« Chicago, il y a vingt ans » (Hachette).
« La Bretagne ignorée » (Société d'Editions).
« Vivent les Auvergnats, amis des Arts » (l'auteur).
« Verlaine dessinateur » (Floury).
« D'Aix en Aix » (Flammarion).
« Horace Lecoq de Boisbaudran et ses Elèves » (Champion).
« Le Dessin et son Enseignement dans les Ecoles de Tokio » (l'auteur).
« Japon » (Paclot et Cie).

Plus un grand nombre d'articles de Revues, dont les plus remarquables sont :

« Le Théâtre Japonais » (*La Nature*).
« Le Fantastique Japonais » (*Journal des Traditions populaires*).
« L'art et la Femme au Japon » (*La Plume*).
« Le Japon vu par un artiste » (*Revue bleue*).
« Vingt-huit jours en Chine » (*Revue Bleue*).
« L'Art qui court les Rues » (*La Plume*).
« Les Curiosités du Dessin » (*La Plume*).
« Le Conflit Sino-Japonais » (*Revue politique parlementaire*).
« Lettres de Lou-Stiko » (*Journal Amusant*), etc.

Des articles divers :

Dans *La Patrie*, *La Paix*, *La République Française*, *Le Figaro*, *Le Gil-Blas*, etc.

Quatre pantomimes japonaises :

« Conte de Printemps ».
« Ozaki et Kaïka. »
« Les Yeux fermés ».
« L'Epingle à cheveux ».

Obsèques de Félix RÉGAMEY

Notre regretté Secrétaire Général, qui avait voulu aller demander à la Côte d'Azur, au milieu d'avril, quelque allègement à ses souffrances, s'y éteignait le dimanche 5 mai, la veille même du jour où les journaux de Paris annonçaient la prochaine signature d'un accord franco-japonais, ce rêve de toute sa vie, comme ç'avait été aussi celui de toute la vie de Hayashi. L'un et l'autre nous ont ainsi quittés sans avoir pu voir se réaliser leur vieille et intime espérance.

M. Frédéric Régamey, également peintre et écrivain, fit ramener de Juan-les-Pins à Paris la dépouille mortelle de son frère, et c'est le samedi 11 mai, à 3 heures de l'après-midi, qu'eurent lieu les obsèques.

Félix Régamey repose auprès des siens, au milieu du calme et de la verdure qu'il affectionnait tant, en artiste qu'il était. Une cinquantaine de personnes seulement purent se grouper autour de la famille, dans le petit cimetière de Clamart, pour lui adresser un dernier adieu. La Société Franco-Japonaise était là représentée par son président, M. Bertin, revenu de Bordeaux pour rappeler sur la tombe de notre Secrétaire Général ce qu'il avait été pour nous. Aux côtés de M. Bertin se trouvaient MM. Dufourmantelle, Arcambeau, Clavery, Nocq et Logé. M. Amari, également de la Société Franco-Japonaise et chancelier de l'Ambassade du Japon, représentait S. Exc. M. Kurino, qui avait tenu à joindre une superbe couronne à celle de la Société. L'Association des Journalistes Républicains avait délégué quelques-uns de ses membres, et parmi les amis particuliers, on remarquait M. Doumer, ancien président de la Chambre.

Après que le pasteur eut dit les prières et fait l'éloge de Félix Régamey, M. Bertin prit la parole au nom de la Société Franco-Japonaise de Paris et un membre de l'Association des Journalistes Républicains lut quelques lignes de M. Bertol-Graivil sur la carrière journalistique de notre Secrétaire Général, rappelant le mot si juste de Burty sur lui : « Régamey est un rêveur avide de logique », et cet autre de Vauxcelles dans *Gil Blas* : « C'est un brave homme qui disparaît ».

E. A.

Allocution de M. BERTIN

« Félix Régamey a présidé, il y a sept ans, à la naissance de la Société Franco-Japonaise. Il lui a donné cette année ses dernières pensées. Il obéissait vraiment ainsi à sa destinée.

Il a été le peintre de l'Extrême-Orient. Le Japon surtout l'avait saisi par l'originalité de son art et la vie intense de ses scènes populaires. Le pinceau de Hoksaï n'eût point désavoué les traits de son crayon. Nul n'a mieux rendu que lui la bonhomie bourgeoise des marchands de Tokio ou la mine curieuse des petits mouskos oscillant sur le dos de leur grande sœur. Il avait également bien compris les côtés héroïques de l'âme japonaise et l'intensité du sentiment patriotique : il nous l'a fait voir dans cette grande toile du *Salut aux Ancêtres*, brossée en quelques heures pour la réception du Prince Komats. Jamais visite de Prince ne fut saluée d'un tel hommage.

Le sourire aux lèvres, le crayon ou la plume à la main, Félix Régamey a traversé la vie en artiste, jugeant surtout choses et gens dans leur aspect pittoresque. Son talent de peintre ne faisait point tort cependant à sa pénétration d'observateur et de critique ; il l'a bien montré dans des pages charmantes et trop peu connues, telles que le *Cahier rose de Madame Chrysanthème*.

Très sincère et ardent dans ses affections, assez passionné envers les personnes, Félix Régamey savait, au contraire, accueillir d'un visage égal les bons et les mauvais jours. Nous l'avons, non sans émotion, vu lutter contre la maladie, sans rien perdre de cette égalité d'humeur, sans interrompre en rien ses projets de bulletins artistiques pour notre Société dont le progrès était sa joie. La mort le tenait sans qu'il s'effrayât de sa menace ; elle lui a été, j'espère, clémente jusqu'à la fin.

Il n'a eu chez nous que des amis. C'est au nom de tous que je lui promets un souvenir fidèle, en lui adressant, ici-bas, au nom de tous, le suprême adieu ».

Le Japon avant la Féodalité Militaire

ANCIENNES FAMILLES ET VIEILLES INSTITUTIONS

Conférence faite à la Société Franco-Japonaise de Paris, par M. E. BERTIN, le 8 février 1907.

J'ai cherché, il y a vingt ans, dans l'histoire des guerres civiles du Japon au moyen-âge, l'origine des institutions politiques singulières que ce pays a offertes pendant si longtemps aux regards étonnés de l'Europe moderne. La querelle de deux grandes familles militaires avait établi, au douzième siècle, en faveur du chef victorieux, une suprématie incontestée sur toute la caste militaire. Ainsi s'était trouvée fondée la puissance de fait, en face de laquelle l'Empereur dut se contenter de quelques apparences de souveraineté. Plus tard, l'effort impuissant du Mikado pour ressaisir l'exercice du pouvoir, conformément au droit antique et à l'esprit des ancêtres, ne fit que confirmer l'usurpation du maître tout puissant de la féodalité; le pouvoir siogounal fut alors si bien accepté que la troisième série de guerres civiles, contemporaine de la Renaissance européenne, qui précéda l'avènement des siogouns Tokugawa, ne remit en question nulle part la restauration impériale.

Ceci étant connu, l'énigme japonaise est seulement déplacée ; elle se rencontre aujourd'hui dans l'origine des traditions puissantes, qui ont résisté à sept siècles de domination féodale et ont conservé le Japon de la vieille dynastie de Dzimmou et de Kwammou Tenno. Il est curieux de voir les antiques capitales, Nara et Kyoto, voisinant jusqu'en 1868 avec le Japon de Yoritomo et de Yéyas campé dans ses capitales de Kamakoura et de Yédo. Il est extraordinaire surtout qu'un Japon légitimisme et loyaliste ait surgi, pour ouvrir l'ère moderne par la révolution ou la restauration de 1868.

Le secret du Japon du moyen-âge et par contre-coup celui du Japon nouveau, ne pourrait se trouver que dans les siècles qui ont précédé

Yoritomo et Kyomori. Il faudrait sonder l'histoire des périodes qui constituent l'antiquité japonaise et vont se perdre dans le demi-jour, puis dans la nuit des légendes.

Sur l'antiquité japonaise, j'ai, pour ma part, tenté une rapide esquisse inspirée par la vue des œuvres d'art qui en retracent les principaux épisodes. Pour écrire une histoire véritable, même sommaire, telle que le récit des guerres de Guemepé et de Nanbokoutcho, les documents précis m'auraient fait défaut ; ils manqueront sans doute toujours. L'histoire du Japon est et doit rester à peu près muette sur les siècles contemporains de la puissance romaine. Plus tard, elle est bien incomplète encore, mais on y trouve cependant quelques monuments législatifs et des récits de révolutions du palais intéressants à consulter. Les premiers nous montrent que la constitution politique du Japon a souvent varié, sans mettre en question la souveraineté, soit effective, soit nominale, du Mikado. Les seconds nous montrent surtout la longue durée de la domination exercée par certaines grandes familles du palais devançant les chefs militaires, leurs chutes et leurs retours, les luttes acharnées dans lesquelles reparaissent les mêmes noms, les fils succédant régulièrement aux pères, dans leurs querelles pour l'exercice du divin pouvoir dont peu de Mikados ont, au travers des siècles, su conserver la réalité.

Plus on fouille la vieille histoire, plus on est frappé de la puissance des souvenirs, du respect qui entoure les vieilles familles, comme la dynastie impériale elle-même. C'est en s'étayant solidement sur ses traditions séculaires que le Japon a repoussé les invasions, résisté aux dislocations dont tant de dissensions intérieures l'ont menacé, et finalement, trouvé, dans une révolution, le moyen de reprendre les institutions antiques qui pouvaient le mieux assurer son unité en face de l'étranger.

I

L'obscurité dont les origines de l'empire sont entourées résulte de l'introduction tardive de l'écriture. Les plus anciens caractères, ceux de la dynastie chinoise de Kwan, paraissent avoir été apportés en l'an 270. Le plus ancien livre conservé, le Kodziki, a été rédigé en l'an 712 seulement, c'est-à-dire 1372 ans après que le premier empereur Dzimmou (Jimmou) avait fondé sa dynastie ; ce curieux ouvrage permet de remonter bien au delà de Dzimmou, dans l'ère légendaire des dieux de la terre ou Tsi-dzignes qui devance de plusieurs siècles l'ouverture de l'ère historique ; il nous a conservé surtout des légendes religieuses et de longs tableaux généalogiques, qui montrent toute l'importance attachée dès l'origine à la perpétuité des familles ; il y joint quelques indications de lieux et surtout des noms d'îles qui permettent de suivre les

premières migrations. L'époque antérieure aux Tsi-dzignes, celles des dieux célestes, est purement mythologique ; elle ne porte aucune indication de lieux ni de durée.

Les premiers ancêtres des Japonais actuels, lorsqu'ils abordèrent dans les îles occidentales de l'archipel, les trouvèrent peuplées depuis longtemps. Il est resté, comme souvenir des aborigènes d'alors, ou de leurs prédécesseurs, quelques poteries grossières et surtout des monuments mégalithiques assez nombreux en Kiou-siou, que les Aïnos du Nord n'ont jamais dressés. En allant par terre de Nagazaki à Sacébo, on rencontre, non loin de Nagazaki, un curieux menhir en deux morceaux, le *tski-ici* (attacher-pierre) dont le nom indique bien la particularité. A l'arsenal même de Sacébo, se trouvent quelques pierres levées, les *Kami-ici* (pierres des Kamis), restées un objet de vénération. Près d'Arita, j'ai rencontré, sinon un vrai dolmen, du moins, je crois, une de ces pierres plates portées sur deux supports, que l'on appelle parfois demi-dolmen, qui peut avoir la même lointaine origine.

Les nouveaux conquérants étaient des navigateurs venus du sud. Ils ont été divinisés sous le nom de Kamis et leur adoration est l'origine du culte national, le signe-to (shinto) ou voie des Kamis. Ils semblent avoir apporté avec eux la notion d'une trinité céleste à laquelle furent adjointes les deux premières divinités issues du monde matériel, pour former les cinq téin-dzignes ou dieux du ciel. Cette mythologie primitive se complète, dans le signe-to, par cinq couples de deux Kamis chacun, que rien dans leur nom ne rattache spécialement à l'histoire du Japon.

Les lettrés de signe-to moderne, dont la révolution de 1868 a réveillé la ferveur, font du premier dieu du ciel une divinité active, séparant le bien du mal, enfermant les esprits malfaisants dans le pays de la mort, le *Yamotsou Kouni*, et commandant à l'univers entier, comme l'âme de l'homme à ses organes. Cette conception supérieure d'un créateur tout puissant n'apparaît point dans les vieux livres; elle est toute récente et elle témoigne, dans le domaine religieux, de la faculté d'adaptation, si remarquable au Japon, pour les idées comme pour les sciences de l'Occident.

Dans le signe-to, les véritables créateurs de la terre, ou plutôt du Japon, sont le sixième couple dérivé de la divinité éternelle, c'est-à-dire le onzième et le douzième Kami. Leur nom de *Iza*, c'est-à-dire guide ou pilote, complété par la particule *na* pour former Izana, marque bien leur rôle. Leurs premiers enfants, nés de la lance, furent les îles de l'archipel. Une longue période se personnifie en eux, car ils engendrèrent les Kamis des défrichements et des constructions, avec tous les inventeurs des premières industries.

Le dernier né du couple infatigable des Izana fut le terrible dieu des

incendies du Japon, qui débuta, dès sa naissance, en consumant sa mère Izana-mi. Le père, Izana-gni, descendit au pays des morts à la recherche de son épouse. Izana-mi, dont le corps était en proie à de redoutables émanations, dieux du tonnerre, l'engagea à lui laisser le soin de fléchir la divinité infernale. Izani-gni voulut s'approcher ; il fut repoussé par les Génies, que déchaînait Izana-mi irritée. Il ralentit la poursuite, en jetant aux Génies trois pêches cueillies près de l'entrée du séjour infernal, et put franchir la porte souterraine, qu'il referma derrière lui avec un rocher. Nulle chronologie ne nous défend de supposer cet événement contemporain de celui de la légende d'Orphée à la recherche d'Eurydice.

Ensuite Izana-mi continua à accroître sa postérité qui se termine par l'apparition des Tsi-dzignes ou dieux terrestres. Le nombre des générations postérieures permet de risquer, pour la première fois, une date approximative, en plaçant entre l'an 900 et l'an 800 avant Jésus-Christ la naissance du premier ancêtre du Mikado, la déesse du ciel Amatéras, avec ses deux frères Tsouki-Yomi et l'orageux Souça-no-o, dieu de la mer.

Le pâle Tsouki-Yomi peut être passé sous silence.

Ama-Téras (celle qui éclaire le ciel) est la divinité des temples d'Icé, le premier et le plus grand des cinq dieux de la terre. Son apothéose consacre le souvenir de celui ou de celle qui fixa les premiers rites et réunit par un lien religieux les futurs maîtres de l'archipel du Soleil Levant.

Souça-no-o n'a pas eu de rôle religieux. Il a laissé de son existence terrestre quelques souvenirs assez précis et même un outa qui est la plus ancienne des poésies japonaises.

Le mieux connu en France des vieux récits du Japon à son berceau est celui de la colère d'Amatéras et de sa retraite dans la caverne du ciel, Ama-no-Iwato, à la suite d'une profanation de Souça-no-o. Peut-être faut-il y voir le mythe solaire du retour des saisons, comme l'indique M. Bousquet dans le livre écrit d'une plume si alerte qui nous a dévoilé le Japon, il y a de cela trente ans. Peut-être aussi est-il permis d'y trouver le souvenir de la première rébellion d'un chef mécontent, rompant une association consentie et rejetant une autorité acceptée ; la réunion des Kamis pour fléchir la déesse irritée rappellerait alors le retour des autres membres de la tribu, revenus repentants ou fidèles se grouper autour du chef. Le Kami qui fut chargé de réciter les prières liturgiques devant la grotte d'Amatéras est l'ancêtre de la grande famille Nakatomi, plus tard Foudziwara.

De la vie errante de Souça-no-o proscrit, sont restés la vague mention d'un voyage en Corée et surtout le souvenir d'une expédition en Idzoumo, sur la côte située en face du continent, qui était peuplée par une race

1.— Yourikawa Daidzigne, héros fabuleux gigantesque. La vibration de son arc renversait la population d'alentour.

(D'après Itsiyouçai Kouniyoci.)

différente, peut-être ouralienne, et qui était très exposée aux incursions des pirates.

A cette époque, qui ne doit pas être très éloignée de celle du Minotaure de Crète, vivaient en Idzoumo deux vieillards contraints de livrer chaque année une de leurs filles en tribut au terrible dragon à huit tentacules Ya-wata-no-Orotsi. Leur dernière enfant allait leur être enlevée quand le prince entendit leurs lamentations, et s'étant présenté au dragon après avoir revêtu le costume de la jeune fille, attaqua le monstre et le tua. Le mariage de la fille d'Idzoumo et de son sauveur consacra l'union des deux races ; l'outa de Souça-no-o en est sans doute l'épithalame. Le trophée de la victoire fut le sabre fameux *Mourakoumo-no-Tsourougni*, l'assembleur de nuées, l'un des trois emblèmes que les Mikados tiennent de leurs divins ancêtres et auxquels est attachée la perpétuité de leur puissance. Ce sabre a été pendant vingt siècles le signe du commandement militaire ; il passe pour avoir été ensuite englouti dans la mer de Danno-Oura, mais, au moment de leur sacrifice désespéré, les Taïra ne possédaient peut-être qu'une copie faite par Souzigne-Tenno ; l'original existerait alors, mystérieusement conservé au temple d'Atsouta.

Quatre générations de dieux terrestres ou Tsidzignes séparent Amatéras du premier Mikado. Ils portent dans les généalogies le titre de *Mikotos*. Leur histoire appartient à la fable. C'est l'époque des héros gigantesques, comme Yourikawa Daïdzigne dont le pied a laissé une empreinte de huit pieds de long. La vibration de son arc renversait la population d'alentour. D'une flèche, il a percé l'Akagni-San, montagne qu'habitait un génie malfaisant.

Le pays occupé par la race conquérante forme l'empire des huit îles énumérées par le Kôdziki comme engendrées par les Izana. Quatre îlots de peu d'importance, Oki-sima (en face de l'Idzoumo), Iki-sima, Tsou-sima et Sado-sima, y figurent à côté des quatre îles principales du Japon.

Awadzi tient le premier rang par ordre chronologique, mais n'a évidemment pas été occupée la première.

Sikok vient ensuite et porte le nom de Io, gardé par l'une de ses quatre provinces. La situation géographique indique que le passage a dû s'effectuer, de Io, en Awadzi.

L'île de Kiousiou, qui s'appelle alors Tskouci-sima est d'abord la partie principale de l'Empire, Les quatre Mikotos ancêtres de Dzimmou-Tenno n'en occupent que la province du Hiouga, donnée en fief au premier d'entre eux, par le Kami, roi du grand pays : *Oo-Kouni-no-Sinno-Kami*. Le reste de l'île forme le pays de Tayo au Nord, le pays de Hi à l'Ouest, le pays des Koumaços au Sud. Si les Koumaços avaient pour chef, comme c'est vraisemblable, le roi du grand pays, on s'explique leur longue indépendance vis-à-vis des Mikados.

La huitième île, le Honto actuel, est désignée sous le nom de Oo-Yamato-Sima ; mais elle devait s'appeler simplement la grande île (Oo-Sima), quand la conquête n'avait pas encore atteint les confins du Yamato. Des débarquements y avaient été opérés à diverses reprises pendant l'ère des Izana, car elle figure plusieurs fois dans la liste de leurs enfants. Nous avons vu le prince Souça-no-o occuper le versant nord. Le versant sud de toute la région ouest fut conquis et colonisé du temps des Mikotos, jusqu'au voisinage du lac Biwa actuel.

Dzimmou-Tenno et ses compagnons partirent de Hiouga pour la conquête du Honto vers l'an 680 avant J.-C. Leur arrivée en Yamato marque le premier grand choc contre les Emicis ou barbares, dont le souvenir ait été conservé. Leur victoire, à laquelle les Kamis divins coopérèrent activement, assura le triomphe de la race japonaise et fonda la prédominance de la dynastie des Mikados. L'ère japonaise date de la proclamation de l'empire par Dzimmou-Tenno dans la plaine des Chênes, en l'an 660 avant J.-C.

Dzimmou-Tenno survécut soixante-seize ans à la fondation de l'empire, ce qui le fait vivre cent vingt-sept ans. Quelques-uns de ses successeurs ont donné des exemples de longévité aussi remarquables. La chronologie, à la supposer exacte, enregistrait peut-être la construction de nouveaux palais, au lieu des avènements d'empereurs, et plusieurs règnes s'accomplissaient dans la même enceinte. Le titre de Mikado signifie Céleste-porte ; ce serait seulement quand une porte nouvelle était érigée qu'un avènement aurait été enregistré par la tradition.

II

L'ère, dite historique, qui commence à la mort de Dzimmou-Tenno trouve la grande île de Honto occupée encore par de nombreuses tribus indépendantes, que les annales japonaises qualifient de barbares, les Ebicis, les Hayabitos, dont les savants japonais s'efforcent aujourd'hui de découvrir l'origine, d'après les procédés des sciences ethnographiques. On a, pour s'éclairer, les résultats de quelques fouilles, les poteries mentionnées plus haut, qui ne sont pas de fabrication aïno, quelques armes de bronze qui ne peuvent provenir, ni des Aïnos munis d'armes de pierre, ni de la race conquérante qui avait dès l'origine le fer. Le versant nord des montagnes était surtout occupé par ces populations ouraliennes venues du continent, auxquelles notre savant confrère M. de La Mazelière attribue une large place dans la future caste militaire et qui ont peut-être été personnifiées dans Souça-no-o. Les descriptions conservées des peuplades sauvages des rives du golfe de Tokio et des provinces septentrio-

nales, à la chevelure hirsute et au corps tatoué, semble se rapporter à des Aïnos.

Dans le Honto, le pouvoir du Mikado ne devait s'exercer que sur les provinces du Gokinaï qu'il avait enlevées aux barbares. Les provinces de Bizéin et d'Aki avaient accueilli Dzimmou lors de sa traversée de trois ans et lui avaient pu fournir des auxiliaires; mais elles étaient alliées et non sujettes. En Kiouciou, l'indépendance était absolue. Les Koumaços, les éternels révoltés, regardaient sans doute le nouvel empereur du Nord comme un vassal plutôt que comme un suzerain ; ils ne devaient être domptés que par la force. La population de Kiouciou a conservé des caractères ethnographiques assez distincts; la race conquérante y est sans doute moins mélangée; il s'y trouve maint vestige qu'on ne trouve pas dans le Honto. J'ai parlé des menhirs et des dolmens. Je me souviens aussi d'un très antique et curieux pont de pierre composé d'une série de monolithes formant piles, architraves et traverses qui semblerait suivre la tradition des anciens bâtisseurs de dolmens parvenus à un état de civilisation supérieur. Mais j'ai trop peu parcouru le Kiouciou pour en parler savamment.

Des treize premiers siècles qui suivirent l'avènement du premier Mikado jusqu'à la rédaction du Kôdziki, la tradition n'a conservé que le souvenir sommaire des événements les plus saillants; elle a transmis la chronologie des règnes dont quelques-uns atteignent une durée invraisemblable ; elle y a joint de longues listes de généalogie, attestant l'antique origine des familles qui ont dominé autrefois dans le Japon, et dont plusieurs ont survécu à toutes les révolutions. On trouve, dans ces vieux souvenirs, la puissance d'une organisation très aristocratique. On y sent partout l'effort mécanique de mémoires humaines spécialement exercées pour leur tâche spéciale. Les premiers Mikados prirent soin en effet de créer un corps d'archivistes mnémoniques recrutés parmi les jeunes garçons les mieux doués de mémoire. L'horizon de ces annalistes primitifs est nécessairement borné, comme celui du palais où ils furent élevés. Les traditions de la Gaule antique ont pu embrasser un plus vaste théâtre, dans les vingt mille vers de l'histoire druidique si vite oubliés sous l'influence romaine.

Le règne des premiers successeurs de Djimmou Tenno fut en général pacifique. Les familles peu nombreuses des conquérants s'étaient partagé le pays; elles s'y développèrent dans de vastes domaines restés indivis entre leurs membres. C'est l'origine des anciens *Oudzi*, tribus ou clans à peu près indépendants, sous l'autorité de l'*Omi* héréditaire, qui était sans doute un directeur d'exploitation autant qu'un chef politique. Les habitations se déplaçaient au cours du défrichement, selon les besoins de la culture; c'étaient de simples cabanes couvertes de roseaux; le faîtage reposait à chaque extrémité sur deux arbalétriers entrecroisés

en forme d'X, dont les myas ou temple du signeto (shinto) ont pieusement gardé les traditions ; au-dessus de la porte basse, le guerrier déposait son arc, dont les portiques japonais ont conservé la forme. Quand la population fut devenue plus nombreuse, et que les maisons construites de troncs d'arbres écorcés eurent pris de la fixité, le pays se divisa en villages ou *moura*, dont les chefs s'appelaient *mouradzi*. Il y eut sans doute des mouras juxtaposés aux oudzis, car on trouve des mouradzis contemporains des omis. La connaissance de ces mots offre quelqu'intérêt, parce que les anciens personnages historiques sont désignés d'habitude par leur titre et non pas par leur nom personnel. Dans le clan d'origine divine, la demeure principale, le palais du Mikado, resta fidèle, jusqu'au VIIIe siècle, aux habitudes nomades, et fut déplacé, en principe, à chaque nouveau règne ; un motif religieux faisait déserter le toit sous lequel était mort un Mikado.

Jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire pendant près de huit cents ans, la conquête du pays sur les Emicis avança peu. On bataillait sur la frontière de l'est contre les riverains du lac Biwa. Les guerriers se réunissaient à la barrière du rendez-vous, dont le petit village actuel d'Oo-zaka (rassembler-pente) a perpétué le nom, et on allait échanger des coups de sabre et des coups de casse-tête.

Les grands événements d'alors sont les premiers rapports connus avec la Corée, dont on trouve la trace, cent ans avant J.-C., dans l'envoi d'un secours au roi de Mimana, contre le roi de Siraki. A cette époque, la Corée subissait depuis un millier d'années déjà, l'influence de la civilisation chinoise. Les Japonais prirent à son contact le goût des premiers arts. Ils durent prendre aussi un sentiment plus vif de leur nationalité d'insulaires ; mais ils adoptèrent en même temps, pour leur pays, le nom de langue étrangère qui lui est resté, Hi-Hon (soleil-origine), ou, sous des formes plus euphoniques, Zipan et Zipangou, Japon et Japan, et surtout Nippon.

Les premiers contingents militaires expédiés en Corée partirent sous le commandement de leurs chefs féodaux, omis des clans ou mouradzis des villages qui avaient fourni les levées. Clans et villages gardaient jalousement leur indépendance, n'accordant au Mikado qu'une suzeraineté toute nominale. L'histoire de Nomi-no-Skouné, un des rares épisodes de l'antiquité japonaise conservés avec quelque détail, montre combien l'autorité du Mikado était précaire, même dans les étroites limites des provinces impériales de Gokinaï.

Au début de l'ère chrétienne, sous le règne de Souinigne Tenno, le pays fut désolé par un spadassin redoutable, nommé Ké-haya (*Ké* pied, *haya* rapide.) Celui-ci parcourait le pays, défiant au combat les plus braves et les tuant à coups de pied. Pour mettre un terme à ses exploits, le Mikado n'eut d'autre ressource que de le faire défier à son tour par un

fort athlète ou guerrier de son entourage direct, Nomi-no-Skouné. Le combat eut lieu en grand apparat, en présence de l'Empereur et de sa cour. Le Skouné, saisi par la ceinture et soulevé de terre, parut d'abord perdu ; mais, reprenant l'avantage, il terrassa et tua son adversaire. Telle est l'origine du *smoo* ou lutte classique japonaise; le dzou-dzitsou est plus moderne. Mainte peinture et mainte sculpture représentent les deux adversaires aux prises, en ornant le front de Kéhaya d'une protubérance caractéristique, considérée comme le signe d'une force musculaire exceptionnelle.

Nomi-no-skouné fut élevé, pour sa récompense, à une dignité nouvelle, dont le nom m'a été traduit un jour par celui de « directeur des pompes funèbres ». Le titre réel est, en japonais, maître de l'argile, *Hanisi-no-Tsoukaça*. Le Mikado désirait mettre fin à la coutume, où étaient les Kéraïs, de se faire enterrer avec leur seigneur ; il chargea donc le Nomi-no-Skouné de confectionner des statuettes en terre cuite à l'image des Kéraïs, et de substituer ensuite un sacrifice en effigie à la cruelle preuve de dévouement habituelle. Les diverses familles issues du Skouné ont gardé le titre de *hazi*, contraction de *hani-zi* (argile familles); la plus célèbre d'entre elles est celle des Kougnés Sougawara, qui a donné dans l'antiquité le célèbre Mitsizané, et dans le Japon moderne un gouverneur de Tokio, M. le baron Seinké. Une famille de daïmios de Sikok, naguère représentée à Paris par M. le comte Hiçamats, descend aussi de Mitsizané. La noblesse, dans ce pays de vieilles traditions, n'est pas un vain mot.

Après la création de la nouvelle dignité conférée au Nomi-no-Skouné, les Kéraïs continuèrent d'ailleurs à s'immoler personnellement avec entrain. La défense impériale dut être renouvelée, 650 ans plus tard, par un édit formel du Mikado bouddhiste Kôtokou-Tenno.

Au commencement du deuxième siècle, les limites de l'Empire du Mikado furent reportées au loin vers l'est, par les conquêtes du prince O-Ousou, à qui son père Keiko-Tenno remit le sabre sacré *mourakoumo* en le chargeant de reprendre, contre les Emicis, l'œuvre de conquête interrompue depuis Dzimmou.

Le jeune prince, déjà illustré par des succès contre les Koumaços, s'enfonça résolument dans les régions inconnues du futur Tokaïdo, après avoir invoqué la déesse Amatéras dans le sanctuaire érigé à Icé par Souinigne-Tenno. Une première victoire lui livra le pays jusqu'au golfe de Tokio. Un guet-apens des vaincus, qui avaient allumé un incendie autour de lui, fut déjoué grâce au sabre sacré, qui changea de nom ce jour-là, et, de « l'amasseur de nuées » devint « le faucheur d'herbes », grâce aussi à l'intervention des Kamis qui, détournant les flammes, les dirigèrent sur l'ennemi. Puis l'aventureux guerrier s'embarqua en Sourouga, sur les barques du pays, pour se lancer à la conquête des pro-

vinces du Nord. La traversée fut terrible. Pour sauver O-ousou du naufrage, sa fidèle compagne la Tatsibana-Himé se jeta dans les flots, s'offrant en holocauste aux dieux gardiens de ces rivages inviolés. Le nom d'*Adzouma*, contraction de *Waga Tsouma*, ma femme, donné au pays qui s'étend du golfe de Tokio au mont Açama, rappelle une exclamation douloureuse du prince parvenu au terme de son expédition. Ayant gravi le col de l'Ousoui-togné d'où son regard s'étendait au loin sur les plaines, O-Ouçou ne songea qu'au sacrifice dont la conquête en avait été payée, et s'écria « *Waga tsouma haya* », ma femme n'est plus. Le nom d'Adzouma a été donné à un croiseur construit à Saint-Nazaire.

Epuisé par la fatigue, empoisonné, dit-on, par les miasmes du mont Iboûki, le prince O-Ousou mourut en l'an 111, au cours de son retour triomphal. Il avait trente ans. Il avait pu atteindre le sanctuaire d'Icé, où il offrit à la déesse ses prisonniers comme esclaves ; il y avait murmuré, en regardant le ciel, son adieu à la vie : « Doux à mon regard sont les nuages qui viennent de mon pays. » Il fut enterré près de là, sur le mont Nobouno, mais son âme, sous la forme d'un oiseau blanc, rejoignit le Yamato natal où une seconde tombe lui fut élevée dans la vallée de Kotociki.

Le prince O-Ouçou reçut les honneurs posthumes des Mikados. Il est plus qu'un Mikado, c'est le *Yamato Daké*, le prince vaillant du Japon, nom que lui avait donné le chef des Koumaços vaincus. C'est le patron du *Yamato-damaci* (Japon-âme), dont les préceptes, formulés dans le vieux livre du *Bouci-do*, sont le code de l'honneur des Samouraïs.

Après le prince O-Ouçou, l'histoire légendaire n'a pas de plus célèbre héros que la grande guerrière Okinaga-Taraci-Himé, veuve du Mikado Tchouaï-Tenno, plus connue sous son nom posthume de Dzignegou-Kôgo, illustrée par la première conquête de la Corée.

L'expédition eut lieu en l'an 200. Le Mikado venait de mourir au cours des préparatifs d'une expédition contre les Koumaços. Sa mort fut tenue secrète. La Kogo (impériale épouse) était enceinte ; elle serra une grosse pierre dans sa ceinture en priant les Kamis de retarder sa délivrance, s'arma d'un arc qui est pieusement conservé à Nara, prit le commandement de l'armée et de la flotte, et se lança à la conquête du continent. Les prodigieuses victoires de la Dzignegou-Kogo ont laissé peu de traces dans les annales écrites conservées en Corée dès cette lointaine époque ; le fait même de l'expédition ne saurait être révoqué en doute, non plus que le retour triomphal de la conquérante.

A la gloire de Dzignegou-Kogo, l'histoire japonaise associe celle de ses principaux compagnons, ancêtres des plus grandes familles du pays, les deux Ootomo, Oyada-Skouné, et, au-dessus de tous, le général à la blanche chevelure, Takéoutsi-Skouné, qui fut à la fois l'écuyer et le garde

II. — Départ de Také-no Outsi pour la Corée.
(D'après Itsiyouçai Kouniyoci).

III. — La victoire de Také-no Outsi dans l'épreuve de l'eau bouillante.
(D'après Itsiyouçai Kounyoci).

du corps de l'Impératrice. Takéoutsi était un ancien compagnon d'armes du prince O-Ouçou, dont il avait partagé les dangers dans sa première guerre contre les Koumaços, cent ans avant de s'embarquer pour la Corée. Sa fidélité au Mikado avait été un jour révoquée en doute par son jeune frère Amami-outsi, mais il avait triomphé de l'accusation en acceptant l'épreuve de l'eau bouillante. Il est resté le type des serviteurs fidèles.

Dzignegou-Kogo, à son retour au Japon, donna le jour à un fils, dont le signe-to a fait le dieu national de la guerre, sous son nom posthume de Hatsiman-Taro, et qui fut de son vivant le Mikado, assez pacifique, Odzigne-Tenno.

Le dieu Hatsiman attendit longtemps son avènement au trône, car la glorieuse Conquérante gouverna le pays comme régente jusqu'à sa mort, survenue en 270 seulement, si l'on suit la chronologie complète publiée par la Commission de l'Exposition de 1878. Le grand Skouné Takéoutsi survécut longtemps encore.

La famille des Takéoutsi, appelée aussi Takéno-Outsi ou mieux Takéci-Outsi, dont dix membres au moins se sont succédé au cours du deuxième et du troisième siècle, sous le nom d'un seul Skouné, fournit le premier exemple de ces dynasties de puissants sujets, qui ont si souvent exercé au Japon l'autorité dont les Mikados gardaient l'apparence. Au Takéoutsi unique de la légende, succéda son fils Tsoukou-Skouné, dont la puissance, plus ou moins acceptée ou avouée, se prolongea jusqu'à la mort d'Anko-Tenno, cinquième successeur de Odzigne-Tenno, en 456.

La mort d'Anko-Tenno est un drame dont la légende présente encore les caractères de l'époque fabuleuse.

Sur les faux rapports d'un émissaire infidèle, au sujet d'une affaire de mariage, Anko-Tenno avait fait mettre à mort le prince Okouçaka, son oncle ; il faisait élever près de lui le fils du défunt, le jeune Hayou-wo-Hô, appelé aussi Mirigne dans une traduction de M. Van de Polder (on sait que la transcription phonétique des noms propres conservés en idéogrammes est incertaine). Sur ces entrefaites, le Mikado s'entretint un jour de son crime avec l'impératrice, qui n'était autre que la veuve d'Okouçaka ; il lui confia les préoccupations que lui causait la présence du jeune prince dans le palais. Hayou-wo-Hô, caché derrière une cloison de la galerie, entendit la conversation et poignarda incontinent le Mikado pour venger son père. Le meurtrier était âgé de sept ans seulement ; la descendance de Dzimmou-Tenno ne saurait donc être suspecte de mollesse au milieu du cinquième siècle.

Anko-Tenno eut pour successeur son frère cadet Youriakou-Tenno, dont le caractère n'a rien non plus de celui d'un roi fainéant. Le sanglier est au Japon la seule bête sauvage dont la rencontre offre quelque danger ; sa chasse paraît avoir été le passe-temps favori des Mikados de

cette époque. Youriakou fut un grand chasseur devant l'Eternel, tellement passionné qu'il faillit un jour tuer son compagnon de chasse, coupable d'avoir manqué la bête. L'impératrice l'arrêta à temps par de sages remontrances, dont il lui témoigna par la suite sa gratitude.

Youriakou-Tenno envoya plusieurs expéditions en Corée et paraît avoir été à l'intérieur du Japon un terrible pacificateur.

Au temps de Youriakou, le tout puissant Tsoukou-Skouné était mort, et avait transmis les charges des Také-Outsi à son fils Matori-Skouné, qui fut le premier ministre des quatre Mikados successifs, Youriakou, Seinéi, Kéinsô ou Guéinsô, Dzignekéin ou Nignekéin, de 457 à 498. Les durées prennent ici, comme on le voit, plus de vraisemblance. Le pouvoir de Motori dut rester assez précaire du vivant de Youriakou Tenno, mais il s'affermit sous ses successeurs.

A la mort de Dzignekéin, qui, de son vivant, s'était appelé Okéi-Tenno, Matori osa tenter une véritable usurpation. Il s'empara ostensiblement du pouvoir et traita arrogamment le prince héritier, le futur Bourets-Tenno, plus tard célèbre pour sa cruauté. A l'avènement d'un nouveau Mikado, il fallait un palais nouveau. Matori bâtit le palais; puis, la demeure impériale prête, il s'y installa lui-même avec son fils Sibi, aussi insoucieux que lui de ses devoirs envers son maître légitime. Le châtiment fut prompt. Trois mois après la mort d'Okéi-Tenno, en novembre 498, le prince héritier, aidé par son favori Ootomo Kanémoura, dont Matori avait fait mettre à mort le père, vint assiéger l'usurpateur dans sa nouvelle demeure. Après quelques jours de lutte, les assaillants remportèrent une victoire chèrement disputée. Le palais fut incendié, Matori tomba sous le sabre de Kanémoura ; son fils Sibi périt avec lui.

Une gravure populaire, publiée dans le *Bulletin* n° 1, a vulgarisé l'histoire de Matori, mais les inscriptions de l'artiste reportent l'événement soixante-dix ans trop tard dans le règne de Téindzi-Tenno. Il est permis de croire que l'image contient une autre inexactitude, dans le choix de la dernière arme qu'elle met aux mains de Matori près de succomber.

En résumé, l'histoire du Japon, à la fin du cinquième siècle, commence à se meubler d'événements plus ou moins altérés par la tradition orale. La chronologie n'est plus entièrement invraisemblable; elle reste seulement un peu incertaine. Les données sur l'état du pays et surtout l'état intérieur du palais permettent de discerner, sous un voile assez flottant, les premiers germes des institutions qui se développeront plus tard.

Les légendes de cette époque nous ont été conservées avec plus de soins que le récit des événements. Elles ne craignent pas de revêtir une forme plus précise. Elles présentent un profond caractère religieux, qu'un petit nombre d'exemples mettront en lumière.

Telle est l'histoire des deux vieillards de Takaçago chers aux Kamis, dont ils entretenaient l'abord des temples en ratissant et en balayant les feuilles des arbres sacrés. Leur affection conjugale a survécu à leur mort. Les Kamis les ont métamorphosés en deux grands pins, et, dans le bruissement du feuillage, les Japonais distinguent la voix de Philémon et Baucis échangeant les souvenirs de leur jeunesse.

L'active intervention des Kamis se mêlant à la vie des simples mortels apparaît plus nettement encore dans les aventures du pêcheur Oura-Sima.

Invité par Oto-Himé, fille d'Amatéras, à partager les délices du merveilleux palais sous-marin de Riou-Gou (dragon-palais), où les arbres portent une verdure éternelle, et dont les servantes, à l'inverse de nos sirènes, sont ornées d'une tête de poisson surmontant un corps de femme Oura-Sima partit de la baie des Cryptomérias (sougni-no-yé) sur le dos d'une tortue de mer. Il passa plusieurs siècles auprès de la déesse, restant toujours jeune, inconscient de la suite des années, qu'Oto-Himé escamotait à mesure et enfermait dans une boîte. Puis lui vint un jour la nostalgie du pays, et il demanda à revoir sa chaumière de pêcheur. A son départ, la déesse lui remit la boîte mystérieuse en lui recommandant de ne pas l'ouvrir. De retour au village natal, où rien ne lui rappelait ses chers souvenirs, Oura-Sima désespéré souleva le couvercle. De la boîte sortit une fumée légère, et le pêcheur aussitôt, sous le poids des années amoncelées, mourut de décrépitude.

Oura-Sima avait quitté sa plage sous le règne d'Ouriakou-Tenno. Quelques années plus tard, en 479, l'histoire enregistre le miracle de la cascade de Yô-rô (nourrir-vieillard) dont l'eau fut changée en saké pour exaucer les vœux d'un fils pieux, soutien de son vieux père. Le miracle de la cascade de Yô-rô, où apparaît le reflet de la morale chinoise, a été officiellement confirmé par le Mikado.

Ainsi, pendant les derniers siècles qui précèdent la rédaction des plus anciennes chroniques japonaises, le prestige divin qui entoure la dynastie s'accroît de tout l'éclat dû aux conquêtes du prince O-Ouçou et aux guerres victorieuses en Corée. Toutefois des drames sanglants se déroulent dans le palais, autour du demi-dieu qui trône loin des regards. L'autorité omnipotente du Mikado tombe parfois en partage à des dynasties de ministres héréditaires ; elle peut même lui être violemment disputée par le chef audacieux d'une grande famille nobiliaire.

La religion nationale du Signe-tô, parfois impuissante à sauvegarder les droits de l'Empereur à l'intérieur de son palais, est en plein épanouissement dans le pays. Elle fait naître une pleine floraison de légendes miraculeuses, au moment même où elle va subir le rude assaut de l'introduction du Bouts-dô, ou Bouppô, le bouddhisme japonais.

III

Dès la fin du cinquième siècle, et surtout à partir du début du sixième, les données historiques se précisent, soit sur l'organisation du Japon, soit sur les événements accomplis. La transmission orale a été moins longue ; il y a même eu probablement des documents écrits, rédigés à cette époque, qui ont disparu sous leur forme originale, mais qui ont été utilisés par les annalistes postérieurs.

La région conquise du Honto, qui est soumise, au moins nominalement, au Mikado, est toujours partagée entre les oudzis et les mouras, tribus et villages, mais des groupements se sont établis, qui forment de véritables divisions territoriales. Les villages réunis forment des districts ; les districts réunis forment des provinces. Un district se nomme *Agata* ou *Kein* (*Ken*) ; son chef a le titre d'*Agata-Nouci* ; le nom de Ken a subsisté pour les préfectures actuelles. Une province se nomme *Kouni*, c'est-à-dire pays ; son chef est un *Kouni-Tsouko* ou *Kouni-Tsoukaça*. C'est bien une organisation féodale, avec toute l'indépendance que l'hérédité peut donner. Les *Noucis* et les *Tsoukos* non plus que les *Omis* et les *Mouradzis* ne sont des sujets du Mikado ; ils se distinguent même très nettement de ses sujets directs et ne paraissent même recevoir de lui aucune investiture. Les subdivisions du pays correspondaient peut-être à des subdivisions des premières familles conquérantes, la suzeraineté d'un chef de province étant celle du chef de la branche aînée sur les branches cadettes d'une tribu.

Autour du Mikado lui-même, dans son pays du Yamato, se groupent ses sujets directs, parmi lesquels il faut distinguer les grandes familles historiques, subdivisions du clan divin qui a eu Amatéras pour premier chef. Entre les familles, les rivalités sont ardentes ; les chroniques en ont sauvé quelques souvenirs, tandis qu'un profond oubli enveloppe les guerres privées qui devaient être assez fréquentes entre clans, villages, districts ou provinces. Parmi ces familles qui constituent la plus haute et la plus antique noblesse du pays, figurent les Takéoutsi illustrés surtout par la première descente en Corée ; leur puissance a dû subir une éclipse temporaire après la mort de Matori, mais ils gardèrent assez de puissance pour disputer le premier rang et le reprendre parfois ; ils portent un nom nouveau : ce sont les Soga, connus surtout en Europe par un drame célèbre accompli au temps de Yoritomo. Auprès des Soga, nous rencontrons les *Ootomo*, les *Nakatomi*, les *Oomoura* ou *Mononobé*, les *Oyada*, les *Tôda*, qui fournissent au Mikado la plupart de ses Skounés, ministres ou chefs d'armée. Les Ootomo, dont le chef Kanémoura avait triomphé de Matori en 498, se sont perpétués jusqu'à l'époque du christianisme dont ils ont été de fervents soutiens. Les Nakatomi em-

pruntaient un prestige particulier aux fonctions religieuses dont ils avaient hérité de leur premier ancêtre contemporain d'Amatéras; ils étaient destinés à devenir les Foudziwara, qui constituent, même aujourd'hui, la fleur de l'aristocratie japonaise ; leur première branche, celle des Itcidjo, est réellement apparentée à l'empereur, tandis que les huit autres Jo le cèdent à peine à la première, et qu'un rameau détaché a pris le nom de la famille éteinte des Oomoura. Au commencement du troisième siècle, la partie engagée autour du Mikado se jouait surtout entre les Sogā, les Mononobé et les Nakatomi.

Le grand événement du sixième siècle fut l'introduction du bouddhisme et la conversion du Japon à cette religion combinée avec le signe-tô dans l'étrange union qui forme le bouppô. Les luttes intestines dans le palais prirent d'abord le caractère de guerres religieuses, sans être cependant plus atroces qu'au siècle précédent, après quoi l'apaisement dut se faire et les mœurs anciennes subirent un véritable adoucissement.

Bourets-Tenno, dont nous avons vu l'avènement au trône après la défaite et la mort du rebelle Matori, dépassa de beaucoup les violences de Youriakou Tenno. Il a laissé une réputation de férocité unique dans la longue série des Mikados ses ancêtres ou ses successeurs. Il faisait arracher les ongles de ses victimes avant leur exécution. Dans sa famille même, il fit de telles hécatombes qu'il fallut, à sa mort, aller découvrir le descendant à la cinquième génération d'un ancien Mikado, pour perpétuer sur le trône la descendance d'Amatéras et de Dzimmou-Tenno.

Le successeur de Bourets-Tenno fut Ké-i-taï Tenno (507-531), dont la fin du règne est marquée par la première apparition au Japon d'objets du culte bouddhique.

A cette époque, le caractère des expéditions militaires en Corée était devenu tout différent de celui des anciennes irruptions soudaines, telles que celle de l'an 200. Les relations entre les deux pays étaient devenues continues. Le Japon intervenait en Corée, non en conquérant, mais en allié de certains Etats indépendants et en suzerain accepté par d'autres; les Coréens, de leur côté, débarquaient parfois au Japon pour prendre part aux querelles intestines entre Japonais. A ce contact ininterrompu, le Japon avait fortement subi l'empreinte de l'antique civilisation coréenne; il attirait chez lui les artisans, les lettrés du continent; il cherchait à les retenir par d'importants privilèges tels que l'exemption d'impôts pendant dix ans. Il eût été surprenant que, dans de telles conditions, la conversion de la Corée au bouddhisme, fixée à l'année 525 par la tradition japonaise, n'eût pas eu sa répercussion presque immédiate au Japon. Ce ne fut toutefois pas avant 552 que le bouddhisme commença son œuvre de prosélytisme sur la terre des Kamis.

Le roi de Koudara, l'un des états alliés au Japon, offrit en 552, au Mi-

kado Kimméi-Tenno, une statue de Cakiamouni en alliage d'or et de cuivre, avec une collection de livres sacrés et d'ornements religieux. Il se faisait, dans sa lettre d'envoi, l'apôtre du culte nouveau : « La religion « du Bouddha est difficile à comprendre, écrivait-il ; mais, si l'on y croit, « on est récompensé dans le monde futur par une félicité sans mesure « et sans fin. »

Kimméi-Tenno ne regarda nullement la religion nouvelle comme incompatible avec le culte traditionnel de ses divins ancêtres. Il fit don de la statue à son serviteur favori Inamé, de la famille Soga ; celui-ci lui consacra son propre yaski situé au bord de l'Amida-Iké actuel, à l'emplacement du temple d'Ozaka qui porte ce nom. Ce fut là le premier des Téras ou temples bouddhiques, destinés à couvrir bientôt le pays.

La conversion des Soga fut le signal d'une lutte de trente-six ans, qui, de la part des chefs tout au moins, fut une querelle politique autant que religieuse. Les Nakatomi, attachés aux Kamis par des fonctions sacerdotales qui remontaient à l'invocation adressée à Amatéras dans sa caverne, s'allièrent aux Mononobé, rivaux traditionnels des Soga, pour combattre à la fois Chakka et les Soga. Les conjurés profitent d'une épidémie qui ravage le pays, pour montrer les Kamis irrités contre l'apostasie de leur race ; ils attaquent et brûlent la maison des Soga et jettent dans l'étang (iké) la statue de Bouddha (Amida), qui le lendemain sortit des eaux par sa propre vertu, selon la tradition bouddhique. Les Soga relevèrent le défi ; ils érigèrent une seconde statue, et, en dépit de la persécution, activèrent une propagande qui renforça leur parti de nombreux prosélytes sortis des plus grandes familles. Bientôt Soga-no-Mmako, signalant une maladie du successeur de Kimméi-Tenno comme un avertissement de Bouddha, obtient sinon la conversion du Mikado, du moins la liberté du nouveau culte. Le progrès du bouddhisme s'accentue aussitôt. Le Mikado suivant termine en 588 son règne éphémère d'une année, en recevant les exhortations des bonzes, furtivement introduits au palais par Mmako.

La lutte décisive s'engage aussitôt, au sujet de la succession au trône, entre les chefs des trois grandes familles rivales, fils ou petits-fils des adversaires de 552. C'est, d'un côté, Soga-no-Mmako soutenant le prince gagné à la cause bouddhiste, de l'autre côté, Nakatomi-no-Katsoumi et Mononobé-no-Mória, appuyant le prétendant Anahobé (ou Ana-oé), fidèle aux Kamis.

Katsoumi succombe le premier sous les coups des Soga. Les deux partis se concentrent pour une guerre à mort. Mmako devance ses adversaires, fait assassiner le prince Anahobé, puis assiège le yaski des Mononobé, l'enlève d'assaut et le livre aux flammes. Mória est tué. Le prince élevé au trône par les Soga, Souchoun-Tenno, est le premier mikado bouddhiste.

IV. — Chotokou Taïci, fondateur du bouddhisme au Japon. Un rayon divin émané de son œil foudroie le chef impie des Mononobé.
(D'après Itsiyouçaï Kouniyoci).

L'histoire religieuse du Japon, passant légèrement sur les moyens terrestres mis en œuvre par l'audacieux Mmako, attribue le grand triomphe de 588 au célèbre prince Tayoto-Mimi, ou Mmayado, plus connu sous le nom posthume de Chôtokou-Taïci (Taï-ci, impérial-enfant, signifie héritier présomptif). Ce prince, petit-fils de Kimméi-Tenno, exerça réellement le pouvoir, mais seulement plus tard, après la mort de Souchoun-Tenno, sous le règne de Souiko-Tenno (593-628) qui fut la première Mikadesse; celle-ci, l'ayant choisi pour héritier, lui confia de son vivant une sorte de régence. Il est le grand fondateur du bouddhisme, bien qu'il soit mort avant d'être arrivé au trône. Les vertus du Chôtokou-Taïci, sa douceur qui contrastait avec l'arrogance brutale d'un Mmako, la science religieuse surtout, à laquelle il consacra sa vie, font de lui le prophète national, le Chakkamouni du Japon. Dès l'âge de sept ans, le futur Taïci avait étonné le palais par sa bonté et sa sagesse précoce. L'art japonais s'est complu à reproduire ses traits. Le plus ancien portrait de ce héros que le Japon possède, le représente debout entre les deux jeunes princes ses fils; il est postérieur de cinquante ans seulement à sa mort et il a figuré en 1900 parmi les merveilles exposées au pavillon impérial du Trocadéro. Parmi les graveurs populaires de l'école moderne, Itsiyouçaï Kouniyoci a représenté, d'après la tradition, la lutte suprême de Mmako et de Môria, en attribuant la victoire du bouddhisme au miracle du Taïci, qui, d'un rayon divin émané de son œil, foudroie le chef impie des Mononobé.

Les conséquences de la révolution de 588 se développèrent en 604 dans la constitution du prince Mmayado. Cette collection de préceptes de morale humanitaire est, en grande partie, empruntée à l'antique philosophie chinoise, dans laquelle le prince n'était pas moins versé que dans les maximes bouddhiques. Il y est recommandé aux puissants de la terre de ne point imposer au peuple de trop lourdes charges, de prendre la politesse pour règle de gouvernement et de regarder la douceur comme la plus précieuse des vertus. Philosophie et bouddhisme combinés introduisirent au palais des habitudes de vie contemplative, fort opposées aux mœurs violentes d'autrefois, qui se manifestèrent ouvertement par l'accession des femmes au trône. On entra dans la période des Mikadesses, pendant laquelle la puissance des grandes familles devînt décidément prépondérante, tandis que l'intervention personnelle de l'Empereur se faisait à peine sentir dans le gouvernement du pays.

Hors du palais, le bouddhisme gagna bientôt les populations. En 623, un recensement ayant constaté l'existence de quarante-six temples bouddhiques desservis par huit cent seize bonzes, et par cinq cent soixante-neuf religieuses, le nouveau culte fut officiellement reconnu. La conquête du palais lui avait assuré celle du pays.

Tandis que la victoire du bouddhisme en 588 était définitive, le triomphe des Sōga ne devait durer que cinquante-six ans, et leur domination éphémère devait rendre plus éclatantes, en 644, leur chute et la revanche de leurs anciens adversaires les Nakatomi, appelés à gouverner beaucoup plus longtemps.

Tandis que le Chotokou-Taïci légiférait dans le repos du palais, son ministre Mmako, peu soucieux de la morale des vieux sages, avait bien probablement gardé, dans ses mains énergiques, ce que nous pouvons appeler le pouvoir exécutif. Il l'exerça surtout d'une manière à peu près absolue après la mort du Taïci, et, sous le couvert de mikados philosophes ou de dévotes mikadesses, il en transmit l'héritage à son fils Sōga-no-Emici, non moins ambitieux que lui et plus dépourvu de scrupules.

En 644, Emici, poussé par son fils Irouka, qui renchérissait encore sur la violence paternelle, entreprit d'élever au trône un prince plus entièrement à sa dévotion que ses prédécesseurs, nommé Fourouhito-no-Oé (Oé, ancien titre des Siuno, signifie frère aîné). A cet effet, il fit abdiquer la Mikadesse Kokiokou-Tenno, et tenta d'assassiner les deux princes Yamaciro-no-Oé et Naka-no-Oé, qui barraient la route à son prétendant. Il réussit seulement à tuer Yamaciro. Le prince Naka-no Oé devança ses ennemis et attaqua, dans le palais même, Emici qui fut tué avec ses complices; puis il fit surprendre et mettre à mort Irouka dans sa maison. Ainsi prit fin la puissance de la grande famille Sōga, qui, avec quelques alternatives, s'était perpétuée trois siècles durant. L'histoire ne cite plus tard que deux Sōga célèbres, les deux frères qui tentèrent de tuer Yoritomo.

Le combat de 644 fut sans doute violent. L'incendie dévora le palais et consuma en grande partie les vieilles archives, dont les débris ont servi à composer le Kôdziki ou livre des vieilles choses.

La chute des Sōga est considérée comme ayant marqué la fin de l'indépendance des anciens grands clans.

La légende et le théâtre ont brodé à l'envi sur le coup de main de 644, qui n'eut rien d'une lutte religieuse, mais qui, en politique, fonda la grandeur des Nakatomi convertis au bouddhisme et destinés à devenir bientôt les Foudziwara. Le premier bénéficiaire fut Motomé, kéraï du prince Naka-no-Oé, qui paraît avoir dirigé les opérations et qui se chargea lui-même du meurtre d'Irouka. Pour mener sa tâche à bonne fin, l'ingénieux kéraï séduisit la fille d'Irouka et se fit guider par elle à l'aide d'un peloton de fil, dans le dédale du yaski des Sōga; il put ainsi parvenir à l'appartement privé d'Irouka, où il le surprit et le tua. Cette manœuvre délicate coûta à Motomé sa propre fiancée Omiwa, fille d'un marchand. La pauvre fille avait vu Motomé entrer dans le yaski avec la fille d'Irouka; prise de jalousie, elle fixa un second peloton de fil au kimono de l'infidèle et s'aventura à sa poursuite; surprise par les ser-

V. — L'Impératrice Koméi-Kogo donne des soins à un vieux mendiant dont Chakka a pris la forme. Bientôt le mendiant s'entoure de rayons et redevient Chakka.
(D'après Itsiyoucaï Kounivoci.)

vantes, et refusant d'expliquer sa présence, elle fut incontinent mise à mort.

Motomé fut accepté comme chef de famille par les Nakatomi, dont il avait été l'instrument, mais auxquels il n'est point prouvé qu'il appartint par le sang. Il prit ainsi, sous le règne du Mikado Kotokou, successeur de Kokokiou-Tenno, le nom de Nakatomi-no-Kamatari, que le prince Naka-no-Oé changea en celui de Foudziwara-no-Kamatari, lorsqu'il accepta de régner à son tour en 662 sous le nom de Téindzi-Tenno. Il est souvent confondu dans l'histoire avec son fils Foudziwara-no-Fouhito ou Taukaïko, ce qui prolonge outre mesure la durée de sa vie et de son tout-puissant ministère.

Le premier Foudziwara fut un énergique soutien du pouvoir impérial, dont l'exercice lui était d'ailleurs évidemment dévolu. Il eut la plus grande part dans la réforme de l'ère Taïka, promulguée en 646 sous le règne de Kotokou-Tenno, sur laquelle, le volume publié par la Commission japonaise de l'Exposition de 1878 a donné d'intéressantes indications, que l'on peut compléter aujourd'hui.

L'objet principal de la réforme Taïka, contenu dans un rescrit impérial nommé *daïdjo-kouan*, semble avoir été de supprimer les anciens clans, en conservant seulement la division territoriale du pays en provinces, districts et communes. Les anciens seigneurs héréditaires étaient remplacés par des envoyés de l'Empereur. Ainsi fut supprimée, du moins en principe, la plus ancienne, non la moins turbulente des féodalités japonaises, qui florissaient au temps des Sogā. Comme le règne de Kotokou-Tenno fut pacifique, il est probable que la réforme fut plus nominale que réelle, du moins en dehors d'un territoire restreint et que, dans les provinces, les anciens seigneurs furent choisis comme mandataires de l'Empereur. Pour les chefs de districts, tout au moins, l'hérédité resta la règle jusqu'en 782. La prescription de mettre les hautes fonctions au concours, comme en Chine, resta certainement lettre morte. Quoi qu'il en soit, il y eut du moins une affirmation hardie, due au premier Foudziwara, de la souveraineté du Mikado sur tous ses sujets.

Dans un second rescrit, le *Signedzi-Kouan*, la constitution de 646 donna une organisation au vieux culte du Signe-to, dont les Nakatomi avaient été les grands-prêtres héréditaires. Ce ne fut point toutefois au détriment du bouddhisme, car la période qui s'étend jusqu'à l'avènement du grand Mikado Kwammou-Tenno en 760 est considérée comme le règne des bonzes. L'histoire de l'art du Japon, publiée à l'occasion de l'Exposition de 1900, contient incidemment quelques révélations sur l'arrogance avec laquelle les prêtres bouddhistes se mettaient alors au-dessus des lois elles-mêmes. La puissance sacerdotale s'appuyait au palais sur la puissance des dames de la cour. A cette époque de Mikadesses, parfois honorées de l'apparition de Chakka lui-même, les gran-

des charges ne s'obtenaient guère sans une intervention féminine. Sous la double influence des femmes et des bonzes dans leur ferveur première, l'adoucissement des mœurs progressa rapidement suivant le vœu du législateur. Les drames sanglants cessèrent dans le palais, et, pendant un siècle, de 670 à 770, une paix profonde régna dans le Japon.

La perfection n'étant pas de ce monde, le régime inauguré par la réforme de Taïka eut des inconvénients sérieux, dus à l'excès de la puissance sacerdotale. Le pays se couvrant de téras, la construction de tant de temples et de bonzeries, plus coûteuse que les anciennes guerres, épuisa le trésor impérial dans le pays surchargé d'impôts. Au milieu du VIIIe siècle, le bonze Dôkiô osa rêver s'emparer du trône. Le pouvoir des premiers Foudziwara fut tenu en échec, sous le règne des Mikadesses, à tel point que les historiens reportent jusqu'au temps des successeurs de Kwammou-Tenno, après l'an 800, l'époque où la grande famille issue de Nakatomi a réellement gouverné, et parfois a régné sur le Japon.

Le bouddhisme japonais a passé par mainte vicissitude. Dès le début, il s'est ressenti des causes qui avaient favorisé son éclosion et son essor, en faisant de lui une grande puissance politique. Puis il a subi l'influence du milieu qui l'entourait, plus fortement encore qu'il n'avait agi sur les mœurs et l'état social du pays. Essentiellement pacifique au temps des Mikadesses, il est devenu guerrier à mesure qu'une nouvelle féodalité militaire s'est reconstituée, faisant succéder ses violences au gouvernement affaibli du palais. Il a visé de nouveau à l'empire des âmes lors de la fondation des grandes sectes japonaises du Jôdo-Chou et du Signe-Chou par les apôtres populaires du XIIe siècle ; mais il ne cessa jamais de recourir à la force des armes, pour s'assurer au besoin la puissance temporelle, quand la prédication ne suffisait pas à la lui assurer. Sous ses formes diverses, pacifique ou guerrier, aristocratique ou populaire, le bouddhisme devait rester, pendant deux siècles, un pouvoir toujours respecté, souvent redoutable, avant d'être brisé par les armes de Nobounaga, le grand réformateur du XVIe siècle, qui lui opposa victorieusement le christianisme venu d'un plus lointain occident.

IV

Le coup de main heureux de Kamatari, qui, en 644, fonda pour cinq siècles la puissance de la grande famille princière des Foudziwara, coïncide avec la rédaction des plus anciens livres qui aient été conservés. On achève donc, vers cette date, de sortir de la période légendaire. Les renseignements transmis sur l'état du pays et ses institutions, aussi bien que sur les événements, présentent de sérieuses garanties d'exactitude.

Aussi loin que peut remonter l'histoire, on rencontre l'aristocratie des

Samouraïs, d'origine en grande partie militaire, toujours prépondérante dans le pays. Son établissement a probablement devancé les relations suivies avec le continent ; il est de beaucoup antérieur à celui de la chevalerie occidentale, avec laquelle la noblesse japonaise présente mainte analogie.

Les plus anciens samouraïs sont tous possesseurs d'une terre libre et ne relèvent que du Mikado. Ils jouissent ainsi d'une grande indépendance, ce qui ne les empêche pas d'être restés, pour la plupart, d'assez minces personnages. Ce sont les *gôcis* ; leur terre nommée *Koboundéin* provient sans doute du partage, périodique à l'origine, devenu plus tard définitif, des terres indivises des premiers clans. La conquête, qui monte toujours et qui s'étendra au IXe et au Xe siècles sur tout le nord du Honto, donnera naissance à des colonies militaires ou *hans*, dont les membres s'adjugeront les meilleures terres du pays et feront souche de gôcis.

Les seigneurs riches et puissants, dès leur apparition, s'entourèrent d'une clientèle de samouraïs dévoués pendant la paix et pendant la guerre. Ces derniers constituèrent les *Kéraïs*, classe de feudataires recevant en échange de leurs services un bénéfice, soit en terre, le chôyéin, soit en pension payée d'ordinaire en nature.

Enfin comme tous les samouraïs n'ont pas terre ou pension, et qu'ils ne veulent pas déchoir en faisant acte de profession servile, il se forme une classe de guerriers sans avoir, les *Noboucis*, classe développée par les guerres civiles qui font des vaincus. Les noboucis fournissent un large contingent d'aventuriers, mais ils restent fidèles au code d'honneur du bouci-do.

La classe des samouraïs militaires ou *boucis*, qui comprend ainsi les gôcis, les kéraïs, les noboucis, n'a point formé une caste fermée, avant la réforme de Yéyas au XVIe siècle. Le sabre anoblissait ; mais, pour faire un bouci, il fallait, avec le sabre, et même avec la race, l'éducation noble ; il fallait surtout l'obéissance à ce terrible code d'honneur qui ne connait pas d'autre punition que le suicide. C'est par la soumission à cette loi que se distingue cette fleur de l'humanité définie par le dicton expressif *Sakoura-samouraï*.

La vieille langue du moyen-âge français, qui nous fournit les mots désignant le franc-alleu et le bénéfice, nous a également légué celui des armoiries pour traduire le *mon* qui parsème les vêtements du samouraï, qui orne ses meubles et qui est peint sur sa bannière. Le baptême des armes se retrouve dans le cérémonial avec lequel le jeune samouraï, vers l'âge de seize ans, endosse sa première armure et reçoit son nom d'homme, où entre toujours un idéogramme, ou *modzi*, du nom de son parrain d'armes.

Les familles de la noblesse proprement dite, militaires ou lettrées, qui ont si longtemps partagé avec l'aristocratie des boucis le vieux titre de

samouraï, et qui ont survécu à cette aristocratie de soldats, ne semblent pas avoir formé dans l'antiquité une classe sociale distincte. Le nom des nobles Kazokous (fleur-famille) opposé à celui des samouraïs ordinaires Sizokous (militaire-famille) est, en effet, tout moderne. Mais l'ancienneté de la race était hautement prisée, et les généalogies conservées avec soin. Nous avons indiqué plus haut quelques-unes des plus grandes familles de l'entourage impérial, parmi lesquelles les Nakatomi remontaient au temps d'Amatéras par une suite d'ancêtres connus. En province, nous trouvons la famille Oyé ou Mori, des futurs daïmios de Nagato, aussi ancienne que celle des Nakatomi. En Idzumo, province proche de Nagato, il existe encore aujourd'hui des familles de *Kannoucis* ou prêtres du Signe-to qui prétendent tracer leur filiation jusqu'à Souça-no-o, frère d'Amatéras, leur premier ancêtre authentique. Les familles possédant un titre de noblesse héréditaire ont été, jusqu'à la révolution de 1868, en nombre restreint. Quelques-unes, comme celle de Nagato, possédaient des provinces, mais la confusion ne s'établit jamais entre la puissance et la noblesse. Beaucoup des grands daïmios, feudataires fort indépendants des Siogouns, à qui la fortune des guerres civiles avait presque donné des royaumes, étaient regardés comme de simples Samouraïs, alors que l'orgueil nobiliaire restait la consolation des familles de *Kougnés* qui végétaient à Kioto dans la détresse, autour de l'Empereur dépossédé du pouvoir effectif.

Les très grandes familles, possédant à la fois puissance et noblesse, ont formé mieux qu'une caste ; elles ont été une sorte d'institution nationale, à tel point que la création de l'une d'elles était regardée comme un événement historique. Ainsi fut créée par le Mikado la famille Toyotomi pour un guerrier sans naissance, le palefrenier de Nobounaga, Hidéyoci ou Taïko-Sama, qui compléta l'œuvre de son ancien maître en pacifiant et subjuguant le Japon tout entier. Les principales de ces familles sont sorties de branches cadettes de la dynastie impériale, précisément au début de la période Foudziwara. Plusieurs eurent une existence éphémère. Deux survécurent, les Taïra et les Minamoto, qui devaient se disputer le pays après avoir dépossédé les Foudziwara. Les Minamoto, dont les Acikaḡa et les Tokouḡawa sont issus, ont fondé, comme on sait, le Siogounat.

Au cours du VIIe siècle, dont nous avons à nous occuper en ce moment, l'antique organisation aristocratique et féodale était menacée par l'invasion du bouddhisme et l'influence croissante de la philosophie chinoise. Les traditions nationales furent les plus fortes. D'abord, le pacifique bouddhisme, impuissant contre les mœurs militaires des samouraïs, se transforma lui-même et fit surgir au Japon des corporations de templiers bien plutôt que des ordres de bénédictins. Les dogmes de la philosophie chinoise s'infusèrent dans la grande noblesse seulement, ou du moins

dans une partie de ses familles ; ils y firent pénétrer la distinction entre les lettrés et les guerriers qui forment les deux premiers termes de Sinô-kô-chô chinois. Toutefois, au lieu des lettrés par examen et des guerriers par choix de carrière de la démocratie chinoise, le Japon eut des lettrés héréditaires et des guerriers héréditaires. Dans le palais, les familles de Kougnés ou courtisans devinrent des lettrés, si bien que les noms de *Bounsigne* ou lettré et de *Kougné* furent bientôt synonymes. Dans les provinces, la noblesse resta militaire, et, par opposition aux Bounsignes de la Cour, forma la classe des *Bousignes* ou *Boukés*. Bien que les deux classes de la noblesse, bounsignes et boukés, différassent profondément par l'éducation et bientôt par les mœurs, le nom de samouraï leur restait commun. Les kougnés, d'ailleurs, gardaient des prétentions au commandement des armées, à l'exemple des philosophes chinois qui furent des généraux célèbres; les boukés, de leur côté, n'acceptaient aucune infériorité sur le terrain de la poésie et de l'écriture. Les Foudziwara représentent par excellence la classe des bounsignes; les cinq siècles qui terminent l'antiquité japonaise marquent donc essentiellement le règne des lettrés. Les Taïra, puis les Minamoto, qui s'emparèrent successivement du pouvoir sont des boukés ; l'établissement du Siogounat marque bien le triomphe de la noblesse militaire.

A partir de 644, la prépondérance des Foudziwara dans le palais est au-dessus de toute contestation. Les trois ministres ou *Daïdzignes*, c'est-à-dire grands sujets, et les conseillers du trône ou *Sanguis*, appartiennent presque tous à la puissante famille. La désignation de l'héritier présomptif ou Kôtaïci (impérial grand enfant), toujours dictée par le premier ministre, lui attache d'avance le Mikado par les liens de la reconnaissance. C'est ainsi que le grand Empereur Kwammou-Tenno, fondateur de Kioto, a dû le trône à Foudziwara Momokawa. Jusqu'en 852, toutefois, les Mikados exercent encore une certaine autorité personnelle. Ils choisissent en général les nouveaux ministres parmi les Foudziwara, mais ils les choisissent ; il leur arrive même d'écouter les avis des kougnés rivaux des Foudziwara ou ceux des chefs de bonzeries. En 852, le descendant de Kamatari à la cinquième génération profite d'une minorité pour rendre héréditaire en sa faveur la charge de premier ministre avec le titre de régent ou *sessio*, de *set* prendre, *cho* administration. Ce titre semble trop ambitieux à son fils, qui le remplace par celui plus modeste d'interprète ou *Kambakou* ; mais l'interprète a le droit de prendre connaissance de toutes les affaires avant son souverain, et il ne transmet les pièces au Mikado qu'après la décision prise. Alors un maire du palais gouverne et règne ; il étend son pouvoir sur la vie privée du Mikado, et s'arroge le droit de choisir les Impératrices, qui, depuis ce temps, n'ont jamais cessé d'appartenir à la famille Foudziwara et généralement à l'aînée de ses neuf branches, les Itsidjo. Il est arrivé à un Kambakou de

déposer un Mikado, pour lui substituer un prince né et élevé dans sa propre maison. L'histoire hésite sur le point de savoir si quelque Mikado de ce temps n'aurait pas été un prince Foudziwara ; le respect religieux préservait seul la dynastie des substitutions possibles.

A partir de 1068, la puissance des Foudziwara pencha vers son déclin. Les autres kougnés relevèrent la tête. Quelques Mikados, descendants authentiques de Dzimmou-Tenno osèrent tenter un effort pour s'affranchir de la tutelle qui pesait sur eux. Mais alors la puissance impériale, soit aux mains du Kambakou, soit à celles du Mikado, est bien déchue au-delà de l'enceinte du palais. Les provinces et la ville même de Kyoto sont partagées entre les familles militaires, surtout les Taïra et les Minamoto qui n'acceptent d'ordre de personne. Les Foudziwara, qui défendent jalousement leurs prérogatives autour de l'Empereur, ne peuvent plus prétendre qu'à un semblant d'autorité sur le pays. Ils gardent un coffre vide, comme disent les historiens japonais, jusqu'au jour où, au milieu du XIIe siècle, l'énergique Taïra-no-Kiomori, rétablit partout la puissance impériale, mais pour l'exercer à son profit et pour enlever aux Foudziwara jusqu'aux apparences du pouvoir.

Si nous demandons à l'étude des événements accomplis de nous éclairer sur le rôle des Foudziwara, nous trouvons au début une vive impulsion donnée à l'action du gouvernement central. Les premières capitales permanentes furent fondées, Nara au commencement du VIIIe siècle, sous la Mikadesse Guéin-Mio, puis Kyoto, à la fin du même siècle sous le Mikado Kwammou-Tenno. L'administration des provinces est organisée et centralisée. Plus tard, la guerre de conquête est reprise vigoureusement. Vers le Nord, l'occupation du Honto n'avait fait aucun progrès depuis l'expédition du Yamato-Daké ; la domination du Mikado ne dépassait même pas le rivage sud du Golfe de Tokio. De ce côté, et surtout au nord du Golfe de Sendaï, la résistance des peuplades indigènes, parfois soutenues ou commandées, à ce qu'il semble, par des japonais rebelles, fut des plus acharnées. Les armées impériales n'atteignirent pas avant le XIe siècle les bords du détroit de Tsoungar. Les trois grands chefs Minamoto, vers 970 Yorimitsou, l'exterminateur des démons, qui reçut le titre de Siogoun, vers 1050 Yoriyoci, et surtout vers 1100 son fils Yociyé ou Hatsiman Taro, vainqueur du rebelle Sadato, sont les héros de ces grandes guerres du Nord, qui ne se terminèrent qu'au début du XIIe siècle. A ce moment-là, toute la grande île du Honto aurait été soumise à un gouvernement régulier, s'il s'était trouvé au Palais, parmi les Foudziwara lettrés, des ministres à la main assez forte pour tenir en bride les nouvelles familles militaires. Il n'en était plus ainsi. Les généraux vainqueurs firent tourner leurs triomphes au profit de leur propre puissance. L'Empire ne s'étendit vers le Nord qu'en se désagrégeant partout. La fin de l'ère des Foudziwara fut ainsi une époque de

VI. — Les démons ou Onis, dont Yorimitsou fit grand carnage, se vengent en poursuivant leur ennemi de cauchemars épouvantables.
(D'après Itsiyougai Kouniyoci).

désordres, de brigandages, de guerres intestines dont le Japon, après sa courte pacification sous Taïra-no-Kiomori, ne fut tiré définitivement que par la fondation du Bakoufou, au gouvernement de la tente, c'est-à-dire du Siogounat militaire substitué ou gouvernement du palais.

Les deux épisodes historiques de Mitsizané et de Maçakado caractérisent particulièrement bien la dernière période des Foudziwara, intrigues dans le palais, impuissance dans les provinces.

Quand la création du poste héréditaire de Kambakou eut dépouillé le Mikado de tout pouvoir effectif, les derniers kougnés qui, au palais, refusèrent de se courber devant l'usurpation, furent les Sougawara, issus de Nomi-no-Skouné, dont le chef Mitsizané restait le pieux et fidèle défenseur de l'autorité sacrée de l'empereur. En 898, le faible Ouda-Tenno se sentant incapable de lutter contre les Foudziwara, se retira dans une bonzerie ; il désigna Mitsizané à son successeur Daïgo-Tenno comme le plus digne de confiance parmi tous ses conseillers.

Mitsizané joignait au pouvoir de Ministre de droite, *Ou-daïdzigne*, le prestige personnel qu'il devait à ses talents poétiques, à une connaissance très étendue des sciences chinoises rapportée de la Chine même, enfin à une érudition profonde, dont témoignait son grand ouvrage Rioujiou-Kokouci, en deux cents volumes. Il pouvait compter de plus sur l'appui du jeune frère du Mikado, le prince Tokyo-Sinno, dont le théâtre a fait le fiancé de sa fille Karya-Himé. Il entama résolument la lutte, et l'issue du premier conflit lui fut favorable.

Une ambassade de l'Empereur de Chine, envoyée pour demander le portrait du nouveau Mikado, venait d'arriver à Tokio. Daïgo-Tenno se sentait malade et ne voulait pas affronter la fatigue ou l'ennui de poser devant l'artiste. Le simple portrait du costume impérial pouvait évidemment suffire ; mais il fallait choisir le personnage de haut rang qui en revêtirait les insignes sacrés. Le chef des Foudziwara, le Ministre de gauche ou Sa-daïdzigne, Tokihira, premier dignitaire du palais, avait émis des prétentions imprudentes. Mitsizané démontra en conseil que l'honneur d'être portraituré en Mikado constituait le pronostic d'être soi-même Mikado un jour et fit ainsi rejeter, après un vif débat, les prétentions de Tokihira. Le prince Tokyo fut choisi pour figurer le Mikado.

Les Foudziwara prirent leur revanche en ourdissant une trame savante aboutissant à l'accusation d'un complot de Mitsizané pour faire disparaître le Mikado et transmettre le trône à son frère. Le prince Tokyo s'enfuit. Mitsizané fut exilé en Kiouciou. Il ne resta plus au palais d'adversaires ni de rivaux des Foudziwara.

L'exil de Mitsizané, en 903, est un thème cher aux écrivains et aux artistes japonais, popularisé par le drame populaire de Térakoya. Le fidèle Kougné ne cessa pas d'adorer de loin le maître ingrat qui l'avait sacrifié. Ses poésies, composées en Kiouciou, sont célèbres. L'une d'elles arracha

des larmes au Mikado, sans toutefois triompher de sa faiblesse. Une autre émut davantage les pruniers (m'mé) de son jardin de Kioto, dont elle célébrait la floraison ; l'un des arbres favoris prit son vol vers Kiouciou et y rejoignit son maître ; c'est le miracle bien connu du Tobi-m'mé ou saut du prunier. L'exil de Mitsizané n'apaisa pas la haine des adversaires acharnés à sa mort et à l'extermination de sa race. Des assassins expédiés en Kiouciou furent dépistés et tués par le fidèle Kéraï M'méwo (chevalier du prunier) venu de Kyoto à l'époque du miracle, que son voyage explique aux incrédules. D'autres émissaires, envoyés dans la maison de Kyoto où était élevé le fils de Mitsizané, furent trompés par Mats'wo (chevalier du pin), frère de M'méwo, qui leur présenta la tête de son propre fils pour sauver celle du fils de son maître.

La mort en exil de Mitsizané donna au Mikado le courage de lui conférer des titres posthumes en témoignage de sa fidélité. Les Kamis firent mieux; ils l'enlevèrent au cours d'une oraison de vingt et un jours qu'il était allé leur adresser sur le sommet du Tempaï-san; ils firent de lui le dieu du tonnerre, Kaminari-Sama, qui foudroya dans le palais même, Tokihéra et son principal complice. Pour les lettrés japonais, Mitsizané est plutôt le dieu de l'écriture, art où il excellait de toutes les manières; il est l'un des kamis les plus modernes du panthéon du Signe-to, en dehors des Mikados qui y ont toujours leur place marquée dès leur avènement.

Trente ans après la mort de Mitsizané, la révolte de Maçakado montra combien était devenue précaire, même dans les anciennes provinces, la puissance impériale tombée aux mains des Foudziwara.

Maçakado, de la grande famille militaire des Taïra, issue de Kwammou-Tenno, s'était rendu très puissant dans la région du Kwanto, située au sud du golfe de Tokio. Irrité du refus de Foudziwara Tadahira, à qui il avait demandé le poste de chef de la police ou Kébii-si (de *Ké* inspecteur, *si* messager), il quitta Tokio et se retira dans ses domaines. Là, enivré d'un orgueil dont l'histoire du Japon n'offre pas d'autre exemple, il se proclama empereur de la nouvelle dynastie Taïra, *Héi-signe-wo*, opposant palais à palais dans un partage du pays : « Je ne connais pas de « loi contre ma volonté, disait-il. Au vainqueur de régner. Mon sabre est « ma force. » Un autre mécontent, un Foudziwara, évincé du poste de Kambakou, souleva la province de Io en sa faveur. Il battit et tua son oncle Taïra-no Kounika, opposé à sa rébellion, et il se trouva maître de huit provinces. Les guerriers du Kwancéi rejoignirent sous sa bannière leurs voisins du Kwanto. Son armée faisait huit fois le tour de la montagne où il avait élevé son palais.

Un des chefs de la famille Minamoto se rendit alors à Kyoto et y fit connaître le danger dont l'Empire était menacé. Le gouvernement rallia tous les samouraïs fidèles, aussi bien du côté Taïra que du côté Mina-

La déesse Oto-himé, fille immortelle d'Amatéras, quitte son palais liquide de Riou-gou, et part à la recherche de Hidéçato.

moto, et réunit une puissante armée, commandée nominalement par un Foudziwara, et conduite en réalité par Taïra-no-Sadamori, fils de Kounika. Celui-ci, par une marche rapide, surprit son adversaire avant qu'il eût concentré toutes ses forces et le vainquit, après un combat acharné, où Maçakado trouva la mort.

La gloire d'avoir sauvé l'unité du Japon en tuant Maçakado revient surtout au condottière Tôda-Hidésato, qui ajouta plus tard à son nom celui de Tawara ou sac de riz. Celui-ci était un cadet de la famille Foudziwara, passé par adoption dans la famille Tôda. Sa curieuse histoire s'est développée dans une légende plus curieuse encore.

Archer d'une adresse redoutable, prêt à louer ses flèches au plus offrant, Hidésato avait songé d'abord à lier sa fortune à celle de la nouvelle dynastie. Introduit au palais de Sarou-Sima, il y vit Maçakado ramasser, en mangeant, les grains de riz tombés de son écuelle, et en conclut que le service d'un empereur aussi économe ne devait guère enrichir. Il s'offrit donc à Sadamori, qui ne lui marchanda pas les conditions de son enrôlement. Le jour de la bataille, Maçakado, qui savait sa tête mise à prix et redoutait l'arc du condottière, fit revêtir de ses insignes sept de ses Kéraïs, et combattit lui-même sous un déguisement. Hidéçato perça de ses flèches quatre faux Maçakado, puis, pour reconnaître le chef dont il avait promis la tête, il proféra contre lui les rares injures du vocabulaire japonais. Maçakado qui avait, de son côté, accompli de grands exploits, releva l'outrage et reçut incontinent une flèche qui, pénétrant par l'œil gauche, sortit par la nuque. Hidéçato fut payé par une renommée retentissante et une pension payée en riz, d'où le nom de Tawara. Sa descendance s'est perpétuée dans la famille Sôma, qui existe encore dans la noblesse actuelle.

Voici maintenant la légende, qui a inspiré plus d'un peintre et d'un ciseleur d'armures:

Au temps de la jeunesse du grand archer Hidéçato, un monstrueux moukadé ou mille-pattes désola la province d'Omi. Son repaire était sur la montagne. Tous les guerriers qui l'attaquaient étaient dévorés; le sage et fidèle serpent fuyait devant lui. Alors la déesse Oto-himé, fille immortelle d'Amatéras et protectrice du Nippon, s'émut dans son palais liquide de Riou-gou. Elle partit à la recherche de Hideçato, et, l'ayant rencontré sur le pont de Séta, elle lui donna mission de délivrer le pays du monstre qui l'infestait. Hidéçato, attaquant le moukadé, lui décocha d'abord quatre flèches qui s'émoussèrent sur sa carapace. Sur le conseil du serpent, il mouilla de sa salive la pointe d'une cinquième flèche, qui put alors traverser les dures écailles et tuer le mille-pattes. Oto-himé récompensa Hidéçato de sa victoire par le don d'une cloche retentissante et d'un sac de riz inépuisable.

Les deux siècles qui suivent la rébellion de Maçakado voient le pays

se partager à peu près également entre les deux grandes familles militaires des Taïra ou Héidzi (plaine) et des Minamoto ou Guéindzi (source), au cours de la décadence continue des Foudziwara.

Les Taïra établissent le siège de leur puissance dans le sud et l'ouest du Honto. Ils occupent les vieilles provinces du Gokinaï, qui entourent la capitale. Les avantages de cette situation géographique, joints à l'union qui règne entre tous leurs membres généralement dociles au chef de la famille, leur assurent d'abord la prépondérance. Ils pénètrent dans le palais même, et y supplantent les Foudziwara en 1156.

Kiomori, le dernier des grands Taïra, maître de Kioto par la force des armes, étendit sa domination sur tout le Japon, au nom du Mikado, dont il se déclarait le simple ministre. Les Minamoto, comme les autres familles militaires, subirent, de gré ou de force, l'autorité de Kiomori et, comme celle-ci se confondait avec celle du palais, beaucoup d'entre eux hésitèrent à lever leur bannière contre Kyoto et à se laisser entraîner par Yoritomo dans la guerre de Guémepé ou Guéin-héi.

Les Taïra avaient pris les mœurs et les habitudes de la noblesse lettrée au contact des Kougnés de la cour. Ils cultivaient la poésie et surtout la musique, de préférence aux exercices guerriers. De plus ils étaient pénétrés des vieilles habitudes de respect pour l'autorité nominale des Mikados. Leur triomphe, s'il était devenu définitif après Kiomori, aurait probablement rajeuni, sous une forme peu différente, le gouvernement des Foudziwara et perpétué les traditions de l'antiquité japonaise.

Le triomphe des Minamoto, sous Yoritomo, conduisit au Siogounat.

L'établissement des Minamoto, dans l'est et le nord, c'est-à-dire surtout dans le Kwanto et le Moutsou, était très solide. Les provinces pacifiées ou conquises par leurs ancêtres formaient le domaine territorial d'une clientèle dévouée de kéraïs. Ils avaient conservé, loin du palais, la vie rude qui convient à des guerriers. Pleins de mépris pour les mœurs efféminées de la noblesse lettrée, ils s'étaient déshabitués de l'antique vénération pour la puissance impériale qui n'était plus, depuis des siècles, que la domination des Foudziwara. Retardé d'abord par leurs violentes querelles de famille, leur victoire finale, sous Yoritomo, assura la prépondérance politique et sociale de la caste militaire; elle réduisit le reste de la population à l'état de demi-servage, réglementé par la constitution du bakoufou, par Yoritomo, en 1185.

Ainsi finit l'antiquité japonaise et commença le moyen-âge féodal, qui devait se perpétuer jusqu'à la révolution de 1868.

La fin du moyen-âge n'a été, elle-même, qu'un retour à l'antiquité, avec, en moins, toutefois, les sombres et mystérieux drames de l'intérieur du palais, qui ont disparu, ainsi que l'annonçait le nom donné en 1868 à l'ère nouvelle de *Meidzi*.

Assemblée Générale Annuelle

DE LA

Société Franco-Japonaise de Paris

(18 Mars 1907)

COMPTE RENDU DE M. ARCAMBEAU,

Archiviste-bibliothécaire.

La Société Franco-Japonaise de Paris a tenu son Assemblée générale annuelle le lundi 18 mars 1907 dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés Savantes, rue Danton, 8.

La séance a été ouverte à 9 heures du soir par M. Bertin, président, assisté de M. Dufourmantelle, trésorier, et de M. Arcambeau, archiviste-bibliothécaire.

Après quelques paroles de sympathie émue à l'adresse de M. Félix Régamey, secrétaire général, retenu par la maladie, le président déplore les pertes récentes faites par la Société, celle de M. Aubry, un de nos membres les plus assidus, et celle particulièrement sensible à ses nombreux amis, de M. Jean Darcel, inspecteur général des Ponts et Chaussées en retraite, mort à 90 ans. Son élégant hôtel du Cours la Reine, ancien pavillon de chasse du temps de Diane de Poitiers, transporté à Paris pierre par pierre, contenait de magnifiques pièces de laque.

Le président lit ensuite le rapport envoyé par le secrétaire général, et donne la parole au trésorier (pages 42 et 44).

M. Dufourmantelle rend compte de l'état de la Société au point de vue financier. Son compte rendu est approuvé à l'unanimité.

Le dépouillement du vote ayant eu lieu, le président en fait connaître les résultats.

53 votants ont pris part au vote, 3 bulletins nuls.

Ont obtenu :

MM. Matsui	N	49	voix
le Cᵗ Moriyama	N	49	—
Vever	S	49	—
le Col. Matchida	N	48	—
Alévêque	S	48	—
Metman	S	48	—
Oppenheimer	S	48	—
H. Krafft	S	47	—
Oda	N	47	—
Cᵗᵉ de Labry	S	46	—

S Membres sortants. — N Membres nouveaux, remplaçant :

MM. le Prince Itchijo, le Cᵗᵉ Hisamatsou, Nagaoka et Otchiaï.

MM. Chevalier, Clavery, Isaac Dathis, Labbé, Marteau, Tanaka et Thévenin, ont obtenu une voix.

M. le Président donne la parole à M. le Dʳ P. Rosenthal pour sa conférence sur le Jiu-jitsu, conférence très étudiée, qui constitue un document très intéressant à consulter.

La suite de mouvements et de positions présentés par le professeur Rénié et ses élèves, servant de démonstration, ont fort intéressé les assistants, au nombre de quatre cents.

Plusieurs Japonais, au cours des exercices, ont témoigné de leur satisfaction en donnant à maintes reprises le signal des applaudissements.

La séance est levée à 10 heures 1/4.

RAPPORT DE M. FÉLIX RÉGAMEY, *Secrétaire Général*

Un peu de fantaisie sera permise à un Secrétaire général malade, qui ne veut pas aggraver son absence en faisant allusion à ses maux — Mieux vaut sourire — et c'est ainsi qu'il se contentera de quelques propos décousus qu'il s'efforcera de rendre aimables.

Pour commencer par lui-même, il se félicitera d'avoir pu mener à bien

la fabrication du sixième Bulletin de la Société, dont il fait déposer ce soir les premiers exemplaires—bien que laissant encore à désirer comme impression — sur la table du conseil.

Tous les membres de la Société le recevront demain... ou après demain.

Il paraîtra désormais régulièrement tous les trois mois.

Celui d'aujourd'hui, je l'espère, trouvera grâce devant les plus difficiles. Il débute par une étude d'un très distingué sinologue, nouveau venu parmi nous, M. Vissière, qui a pour sujet un « *Quatrain de l'Empereur de Chine* » offert à titre de souvenir au premier ambassadeur Japonais qui soit venu à Pekin depuis la guerre, attention rare, dit-on, qui constitue « un signe manifeste de la très grande amitié de l'Empereur de la Chine pour le Mikado ».

Vient ensuite la très remarquable conférence de M. de Lucy-Fossarieu, sur « *Les monuments commémoratifs français au Japon* » avec ses lumineuses photographies.

Puis quatre pages sont consacrées aux dernières nouvelles du pays ami, et d'autres à la critique d'ouvrages récemment publiés sur le Japon, par feu Lafcadio Hearn et MM. Gomez Carillo, André Bellessort et le comte de Saint-Maurice.

Parmi les « avis importants » — sur lesquels on ne saurait trop attirer l'attention des intéressés — qui terminent cette sixième livraison, il en est un qu'on a eu tort d'oublier, celui qui devrait s'adresser aux dames trop rares que nous comptons parmi nous, que nous ne voyons jamais, ce qui est vraiment trop peu, et que nous voudrions voir davantage. Ne pourrions nous donner une fête en leur honneur, pour rompre la glace ?

Aux grands jours de la Japan Society de Londres, la présence des dames, en grand nombre, apporte un charme que nous avons ignoré jusqu'ici, et c'est aussi un élément de succès.

Nous ne parlons pas seulement des femmes qui figurent sur les registres de la Société, mais aussi bien de celles qui portent le nom des hommes qui la composent.

Ce terrain d'entente, que par tous les moyens nous devons chercher à établir, ne serait-il pas puissamment favorisé par le rapprochement des dames japonaises et des dames françaises ?

C'est en réunissant ces deux éléments qu'une fête heureusement combinée serait la bienvenue.

Qu'on y songe.

Et pour commencer pourquoi n'introduirait-on pas parmi les 35 membres (nombre excessif d'ailleurs étant donné celui de la totalité des sociétaires) dont notre Conseil d'administration est composé, une de ces dames ? Elles sont si peu, une suffirait pour les représenter.

En ce moment trois sièges sont vacants. Il est d'usage d'en garder à

peu près autant de vides pour parer à certaines éventualités : rien dans les statuts, d'ailleurs, n'oblige à combler ces vides à un moment plutôt qu'à un autre. L'innovation serait ainsi facilitée si l'on convenait de donner suite à cette idée d'un secrétaire général qui cherche le mieux et ne se laisse pas complètement absorber par les nombreux soins dont il a la charge.

Ce n'est pas rien — il faut qu'on le sache — de mettre sur pied périodiquement un Bulletin illustré, comme le nôtre : mise en pages, corrections d'épreuves, etc., de tenir à jour en double et en triple la liste des membres avec leur adresse, changeant souvent puisque nombreux sont ceux qui s'en vont au Japon, ou en reviennent ; de compter avec la quantité d'imprimés, d'invitations, de convocations, des communications, etc, dont l'étroite surveillance, si ce n'est l'exécution même, s'impose — rédaction, expédition, avec tout ce que cette dernière opération comporte de détails — sans parler des questions et des demandes de renseignements qui sont adressées chaque jour au représentant de la Société.

Telle est la besogne de rigoureuse précision que depuis six ans votre secrétaire général accomplit seul, faisant de son mieux pour donner satisfaction à tout le monde et servir les intérêts supérieurs de la Société.

Il est récompensé par des témoignages de bienveillance émanant même de ceux qui, accidentellement, auraient à se plaindre de certaines fautes légères — de transmission surtout. C'est ainsi que l'envoyeur par deux fois a collé étourdiment un timbre de 10 centimes sur une lettre adressée à Londres — prise dans des jeux complets de circulaires destinées à l'ensemble des membres, ce qui, dans une petite mesure, explique la confusion. Le destinataire, surtaxé, s'est plaint, mais si gentiment que c'était à donner envie de recommencer.

A Paris ces mêmes sentiments bienveillants se font jour et je ne saurais dire assez combien est grande ma gratitude pour tant de bonté — sur quoi je veux finir.

RAPPORT DU TRÉSORIER

MES CHERS COLLÈGUES,

J'ai le plaisir de vous rendre compte de l'état très satisfaisant de nos finances, qui a permis la publication de deux importants bulletins, l'entretien de la bibliothèque installée au musée d'Ennery où chaque

jeudi un secrétaire-interprète est à la disposition de nos sociétaires, l'organisation de plusieurs réunions et l'augmentation du fonds de réserve.

En outre des cotisations dont les rentrées ont été régulières, nous avons été favorisés d'une subvention de 1.000 fr. du Ministère de l'Instruction publique, d'un don de 1.000 yens que nous a remis M. Motono en quittant la Légation du Japon, d'un don de pareille somme que nous a fait M. Kurino en prenant possession de la nouvelle Ambassade, de plusieurs autres libéralités, notamment du prince Nashimoto et du comte Hishamatsu, et du renouvellement d'un don de 3.000 fr. de la part d'un de nos collègues très dévoué que je prends sur moi de désigner à votre reconnaissance par les initiales A. K., n'ayant pas l'autorisation d'écrire son nom en toutes lettres.

Voulant donner à nos amis japonais une preuve effective de sympathie à l'occasion de la famine qui sévissait dans les provinces du Nord, la Société ouvrit une souscription qui produisit immédiatement la somme de 15.695 fr. Le Conseil vota de son côté pour le même objet une allocation de 1.000 fr. Ce fut donc une somme de 16.695 fr. qui fut remise au représentant officiel du Japon pour ses compatriotes éprouvés. Nous aurions voulu donner plus d'ampleur à cette manifestation ; la catastrophe de Courrières qui survint à ce moment devait retenir l'attention des libéralités françaises et nous empêcher de faire des appels plus pressants en faveur des victimes de la famine au Japon.

Messieurs, je résume dans le tableau suivant, la situation financière de l'exercice 1906, soumise à votre approbation.

Recettes :

Reliquat espèces 1905 et compte au Comptoir d'Escompte	194	37
Intérêts de valeurs	279	23
Cotisations à vie	250	»
Cotisations annuelles	990	»
Dons et subventions	9.880	»
Insignes	225	»
Divers	6	05
Souscription en faveur des victimes de la famine	15.695	»
	27.519	65

Dépenses :

Frais de bureau et divers	458	45
Bulletins IV et V	1.484	30

Employé et gratifications	341	35
Assurance.	9	10
Frais de réunions et divers	395	70
Frais de recouvrements	19	25
Publications japonaises	375.	»
Insignes	93	75
Placements	3.195	75
Versements victimes de la famine	16 695	»
	23 067	65
Recettes	27.519	65
Dépenses.	23.067	65
Balance.	4.452	»

Causerie sur le Djiou-Djiss

Conférence faite à la Société Franco-Japonaise de Paris, par le Docteur Pierre ROSENTHAL, le 18 mars 1907.

Mesdames, Messieurs,

M. le Professeur Rénié va avoir l'honneur de faire devant vous une démonstration de quelques coups de djiou-djiss. Nous avons jugé utile de la faire précéder d'une petite causerie de quelques minutes qui aura pour but de vous expliquer ce que c'est que le djiou-djiss.

Le djiou-djiss est un sport de combat par lequel on arrive à réduire son adversaire à l'impuissance et à l'immobiliser par la douleur. Cette douleur augmente selon la résistance opposée par l'adversaire. On la produit en amenant une articulation quelconque de la tête, des bras, des jambes ou des vertèbres dans l'extension forcée, dans la flexion forcée ou dans la torsion diagonalement opposée à la torsion normale, en un mot dans une position antiphysiologique. La douleur peut être également provoquée par une pression relativement légère sur certains points particulièrement sensibles du corps, partout où un nerf facilement accessible repose sur un plan osseux qui empêche par conséquent le nerf de fuir la pression exercée sur lui. Pour arriver à ces résultats, il a fallu tout d'abord une connaissance approfondie du corps humain et ensuite de longues et patientes recherches qui se sont poursuivies au cours de plusieurs siècles.

Le djiou-djiss peut être considéré comme le sport national des Japonais au même titre que la boxe en Amérique et en Angleterre. Il y a plus de deux mille ans que le djiou-djiss a pris naissance au Japon et, depuis cinq cents ans au moins, on peut suivre son développement, écrire pour ainsi dire son histoire, ses perfectionnements, selon les professeurs, les écoles, les régions et les méthodes.

Au début, le djiou-djiss était l'apanage exclusif des guerriers japonais

de cette classe féodale et belliqueuse qui fut longtemps maîtresse du pays et qui constitua la caste quasi légendaire des antiques Samouraïs. Ils en gardaient jalousement les secrets pour maintenir leur prédominance sur le peuple.

Les portraits et tous les documents qui nous sont parvenus de ces ancêtres des Japonais actuels nous les représentent toujours vêtus comme nos guerriers du Moyen-Age d'armures qui les recouvrent comme une carapace. Et toujours sur les kakémonos où les artistes ont peint leurs portraits, ils sont en position d'athlètes et de lutteurs.

De là vient peut-être le culte presque religieux que les Japonais ont gardé pour ce sport qui leur a été légué par des ancêtres vénérés, qui sont comme les héros primitifs de leur histoire nationale.

Lorsqu'un esprit plus démocratique a fondu en une seule les différentes classes qui divisaient la population japonaise, lorsque s'est éteint l'esprit aristocratique, l'art de défense qui était le propre des seuls Samouraïs s'est rapidement répandu dans le peuple dont il avait été l'émerveillement et la terreur depuis des siècles. Et tous pour avoir leur robustesse, leur agilité et leurs moyens étonnants de vaincre leurs adversaires, sont devenus les fidèles adeptes du djiou-djiss.

Vingt-cinq ans seulement après l'ouverture du Japon aux étrangers, cette méthode pénètre en Amérique où elle séduit pas mal d'hommes de sport. De là elle passe rapidement en Angleterre. A Londres se forme bientôt une école de djiou-djiss où professent des combattants et des démonstrateurs japonais. Parmi les combattants, on y voit l'invincible Myiake, parmi les instructeurs Tani, Kanaya, Uyenishi.

C'est à cette école que Rénié après un travail long et opiniâtre puisa d'abord les principes du djiou-djiss, s'y perfectionna et en conquit enfin toutes les finesses, toute la science. Il revint alors à Paris et s'apprêta à répandre le djiou-djiss.

De suite il se heurta à l'incrédulité et au scepticisme blagueur avec lesquels nous autres Français nous accueillons toutes les nouveautés. De toutes parts, les défis commencèrent à pleuvoir. Nous ne citerons que le plus fameux, le match Dubois-Rénié qui emplit tous les journaux et plus particulièrement ceux de sport. Il se termina par l'éclatante victoire de Rénié.

Nous allons citer le compte rendu officiel.

Présentons d'abord les champions :

Le maître Georges Dubois est une physionomie parisienne bien connue. Il est à la fois boxeur redoutable, escrimeur de premier ordre ; il a peu d'égaux pour les poids et haltères. Né en 1865, il pèse un peu plus de 75 kilogs et mesure 1^{m},68.

C'était donc pour Rénié un adversaire des plus sérieux surtout quand

on saura que celui-ci ne pèse que 63 kilogs et ne mesure que 1m,65. Il est âgé de 36 ans.

La rencontre eut lieu le 26 octobre dans les locaux de l'usine Védrine à Courbevoie, devant plus de cinq cents personnes appartenant pour la plupart au monde des sports et qui devaient être à la fois des juges experts et, pour plus tard, des témoins impartiaux du résultat splendide de ce match.

M. Manaud dirigeait le combat, après avoir organisé cette rencontre.

A 2 heures et demie, les deux adversaires sont mis en présence, tous deux en costumes et en chaussures de ville. Rénié seul a quitté son faux-col.

Le combat ne devait cesser que lorsque l'un des adversaires s'avouerait vaincu.

Au commandement : Allez Messieurs !, les adversaires qui se tenaient chacun aux extrémités opposées du ring, marchent l'un vers l'autre assez rapidement, puis s'arrêtent à 2 mètres et s'observent durant quelques secondes.

C'est Georges Dubois qui attaque le premier par un coup de pied bas rapidement esquivé par Rénié, qui saisit son adversaire à bras le corps. Par un coup de genou habilement placé sous la cuisse droite, tandis que, de la main gauche, il comprime les muscles lombaires de Dubois, Rénié fait basculer celui-ci, qui tombe lourdement sur les omoplates.

Rénié l'accompagne à terre et, pris à la gorge, peut saisir le poignet droit de Dubois ; puis se renversant sur le dos, à droite de son adversaire, il lui passe une jambe sur le cou pour comprimer la trachée. Ceci fait, il tire violemment sur le bras de son adversaire placé en porte-à-faux ; cette prise qui peut désarticuler le coude et luxer en même temps l'épaule, provoque une telle douleur que Dubois, après avoir essayé de résister durant une fraction de seconde, pousse un cri terrible et s'avoue vaincu.

Il avait été pris par une des terribles clefs du djiou-djiss, le udé-shighi, plus connu sous le nom d'arm-lock.

La rencontre avait duré vingt-six secondes et l'engagement proprement dit six secondes seulement.

Quand Georges Dubois est délivré de la clef que Rénié a relâchée sitôt qu'il l'a entendu crier, il se relève et tend la main au champion du djiou-djiss ; on s'empresse autour des combattants.

« J'aurais voulu mieux faire, déclare Dubois, mais il m'était impossible de m'échapper : si j'avais voulu continuer, j'aurais eu le bras brisé comme un fétu de paille. »

Cette victoire presque foudroyante stupéfie les assistants. On se met à épiloguer, à échanger les discours les plus extraordinaires.

. . . . . .

Le djiou-djiss venait de conquérir son droit de cité parmi nous.

Le compte rendu de ce match est l'histoire de tous les combats et de tous les assauts de djiou-djiss : Rénié a commencé par déséquilibrer son adversaire par une attaque aux jambes, l'a jeté à terre, l'a eu à sa merci par une prise douloureuse au bras.

C'est là une des distinctions capitales qui le classent à part, le djiou-djiss n'est pas un sport conventionnel, il s'adresse à toutes les parties du corps, les prises se font dans toutes les positions et c'est le vaincu lui-même qui est forcé de donner le signal de la fin du combat. A aucun moment le vainqueur n'a eu à faire usage complet de sa force. Par contre, il lui a fallu déployer de grandes qualités de présence d'esprit, de vitesse d'exécution, de précision de mouvements et de souplesse.

Les trois premières qualités, présence d'esprit, vitesse d'exécution et précision de mouvements s'acquièrent par la pratique du djiou-djiss. Quant à la souplesse, elle nécessite des exercices préliminaires auxquels tout élève doit se soumettre.

Un élève commence à s'entraîner par des exercices qui, s'il n'est pas assez fort, ont pour but de lui donner la manière d'employer la force que tout homme, même faible, possède et qui est suffisante pour pouvoir exécuter tous les coups de djiou-djiss.

Immédiatement après, il apprend à tomber lui-même et à faire tomber son adversaire après l'avoir déséquilibré. Tomber est un plaisir, disent les Japonais, et un art. Tout élève doit savoir tomber sur le sol, s'y recevoir sans se faire le moindre mal, quelle que soit la position dans laquelle il tombe. Cette affirmation peut sembler de prime abord paradoxale et cependant tout élève y arrive et très rapidement, comme on le verra dans la démonstration qui va suivre.

Pour faire tomber son adversaire, il apprend à le déséquilibrer d'abord. Il n'a jamais à faire usage de force pour obtenir ce résultat, il se sert de la force de résistance de son adversaire ou l'entraîne grâce à son propre poids. Une fois ce premier point acquis, il l'empêche, par des mouvements incessants, par de petites secousses répétées, de rattrapper un centre de gravité stable, une assiette solide sur les jambes. A ce moment déjà, l'adversaire ne peut plus porter de coups efficaces : ils arriveraient sans force par suite justement du manque de point d'appui.

Par une opposition aux jambes, l'élève empêche définitivement son adversaire de rattrapper son centre de gravité et le fait ainsi tomber. Une fois à terre, il cherche de suite la position la plus avantageuse.

Puis vient la longue étude des clefs : les clefs sont les prises douloureuses telles qu'elles réduisent l'adversaire à garder l'immobilité et à demander grâce. Il est matériellement impossible de s'échapper d'une clef bien portée. Grâce à elles, le djiou-djissan peut à volonté soit immobiliser son adversaire, soit lui fracturer un membre ou la colonne verté-

brale, soit lui luxer une articulation quelconque, soit l'étrangler ou l'évanouir. Le djiou-djissan ne se servirait de ces moyens terribles qu'en cas de nécessité absolue et dans un combat où sa vie serait menacée. Evidemment, à l'assaut courtois, voire même dans un match, au premier signe ou cri de l'adversaire la clef est lâchée et l'adversaire peut se relever tranquillement, sans aucun mal, avec seulement l'impression profonde qu'il a été à l'absolue merci de son antagoniste. On ne peut s'imaginer sans l'avoir ressentie la sensation bizarre qu'on éprouve à n'avoir été entre les mains d'un adversaire qui vous semble formidablement armé et incomparablement plus fort, qu'un jouet bien cassant.

Lorsque l'élève aura acquis une éducation suffisante, il sera admis à faire assaut. L'assaut entre djiou-djissans est un jeu élégant, gracieux, souple, rapide et très mouvementé. Toutes les qualités physiques et morales y prennent part. A force de faire assaut, on acquiert des qualités de vitesse et de précision extraordinaires, une endurance physique et morale très grande. A tomber dans toutes les positions, à avoir les membres et les articulations tirés et travaillés dans tous les sens, ce qui équivaut à un massage incomparable, on obtient une souplesse, une élasticité et une amplitude de mouvements qu'aucun autre sport ne peut donner. Les attaques et les clefs doivent toujours être portées avec une extrême rapidité et par surprise, on arrive ainsi à un coup d'œil merveilleux et à la qualité essentielle du muscle, la détente, c'est-à-dire la contraction brusque du muscle. Un muscle peut être très fort, très volumineux ; il n'a aucune valeur s'il n'est pas capable de se contracter brusquement. A aucun moment cette détente musculaire n'est suivie d'un effort prolongé et violent. Le djiou-djiss est le seul sport de combat dans lequel la force n'est pas le facteur essentiel. Un homme petit et léger peut avoir raison d'un homme grand et lourd.

En résumé, en dehors des avantages pratiques qu'il peut avoir, le djiou-djiss est un sport incomparable. Il peut être pratiqué par tous. Il élève au plus haut point les qualités physiques et certaines des qualités morales les plus rares.

Les Japonais nous ont montré dans les événements d'Extrême-Orient une armée d'une endurance physique et morale qu'on chercherait en vain dans aucune autre. C'est à leur admirable méthode d'entraînement qu'ils le doivent. Le djiou-djiss en est une des parties essentielles et nous souhaitons voir bientôt ce beau sport devenir populaire en France.

Dernières Réunions

Dîner du 15 avril 1907

S. A. I. le Prince FUSHIMI
à la Société Franco-Japonaise de Paris.

Envoyé en Europe par S. M. l'Empereur du Japon pour remercier le Roi d'Angleterre de la Mission de la Jarretière à la tête de laquelle était S. A. R. le duc de Connaught, S. A. I. le Prince Fushimi Sadanaru arrivait à Paris à la fin du mois de Mars et, avant de passer en Angleterre, y séjourna plus d'un mois, employant son temps à visiter divers monuments et surtout différents établissements industriels dont l'organisation et le fonctionnement l'intéressaient, et qu'il n'avait pu voir dans ses précédents voyages.

Le 15 Avril, la Société Franco-Japonaise de Paris eut l'honneur d'offrir à S. A. I., au Cercle National des Armées de Terre et de Mer un dîner qu'Elle avait bien voulu accepter, consacrant toute sa soirée à notre Société dont elle reconnaissait ainsi après LL. AA. II. les princes Komatsu, Arisugawa et Nashimoto, et l'utilité et la vitalité. Et non seulement le Prince répondit à l'invitation de la Société, mais il consentit aussi à ce que toute la mission japonaise l'accompagnât. C'est ainsi que la Société Franco-Japonaise de Paris compta ce soir-là parmi ses hôtes :

M. l'Amiral Baron Yamamoto, ancien ministre de la Marine, Conseiller militaire de S. M. l'Empereur ; M. le général Baron Nishi, Inspecteur général de l'Education militaire ; M. Nagasaki, Conseiller de la Cour de S. M. l'Empereur ; M. Baba, Grand Maître de la Maison de S. A. I. le Prince Fushimi ; le colonel Matsuishi, directeur du deuxième bureau de l'Etat-Major général ; le Capitaine de vaisseau Takarabé, de l'Etat-Major général de la Marine ; le Capitaine de frégate Kato, aide de camp du Ministre de la Marine, le Commandant d'artillerie Higashi, aide de camp de S. A. I. le Prince Fushimi, le Capitaine de cavalerie Udaka et M. le Dr Iwaï.

A la table d'honneur on remarquait également M. l'amiral Fournier et deux membres de l'Institut, M. le prince Roland Bonaparte et M. Janssen. Plus de quarante membres de la Société, tant Japonais que Français, avaient tenu à honneur d'assister à ce dîner et les absents avaient en grand nombre envoyé l'expression de leurs regrets de n'avoir pu venir, empêchés par la maladie, l'éloignement et des engagements antérieurs. Citons parmi eux LL. EE. MM. Kurino et Harmand, MM. Boissonade, Sénart et Félix Régamey.

A l'issue du banquet, dont le menu fut à la hauteur de la réputation dont jouit à bon droit le restaurant du Cercle militaire, les assistants français et japonais se

mêlèrent en groupes sympathiques entre lesquels s'échangèrent des cordiales conversations, et S. A. I. le Prince Fushimi se retira à dix heures et demie, après s'être entretenu particulièrement avec plusieurs membres de la Société.

Les principaux organes de la presse parisienne rendirent compte le lendemain de cette fête franco-japonaise qu'avait présidée avec son amabilité si connue le sympathique Président de la Société et nous ne saurions mieux faire, pour remercier la presse de ses lignes aimables, que de reproduire une partie de ce que dirent les *Débats*.

« Après que M. Bertin eut porté le toast d'usage en l'honneur de l'Empereur du Japon, et que le prince Fushimi lui eut répondu dans un français très pur par le toast au Président de la République, les discours ont commencé : M. Bertin a dit quelques mots de bienvenue au Prince et rappelé les bons rapports qui unissent la France et le Japon ; puis l'amiral Yamamoto a pris la parole, et dit les services que la marine japonaise avait reçus de la marine française ; l'amiral Fournier a répondu en redisant à l'assemblée le rôle de l'amiral Yamamoto comme Ministre de la Marine pendant la guerre et de l'amiral Togo, « dont le bon sens fut le suprême génie. » M. Tatsuké, Secrétaire de l'Ambassade du Japon, a traduit les discours avec une connaissance rare et fort appréciée du français, »

Voici quelques-unes des allocutions prononcées.

ALLOCUTIONS

DE M. BERTIN, PRÉSIDENT, ET DE S. A. I. LE PRINCE FUSHIMI.

Monseigneur,

Mes chers Collègues,

Nous avons tout d'abord à nous acquitter du devoir des grands jours, en portant la santé de S. M. l'Empereur du Japon, de S. M. l'Impératrice, et de leur Auguste Famille représentée ici par S. A. I. le Prince Fushimi.

Lorsque ce toast a été bu, S. A. I. le Prince Fushimi y répond en français :

Monsieur le Président, Messieurs,

Je lève mon verre à la santé de Monsieur le Président de la République Française.

Puis M. Bertin reprend comme il suit :

Vous êtes, Monseigneur, le premier prince japonais qui ait fait en France un long séjour ; c'était il y a déjà vingt-cinq ans : le souvenir de l'extrême courtoisie et de la parfaite bonne grâce de Votre Altesse Impériale ne s'est pas effacé.

Nous sommes particulièrement heureux d'avoir ce soir parmi nous M. l'Amiral Baron Yamamoto qui a glorieusement occupé le Ministère de la Marine au cours de la dernière guerre. Permettez-moi, Amiral, de joindre à nos souhaits de bienvenue l'expression de mes sentiments personnels de vieille et sincère amitié, et de mes remerciements pour l'accueil que le Capitaine Charles Bertin a trouvé près de vous il y a trois ans.

M. le Général Baron Nishi, qui a été en Mantchourie le compagnon d'armes de S. A. I. le Prince Fushimi, m'a rappelé les vieux souvenirs de nos rencontres au Japon, chez un ami commun. Ma mémoire n'est pas moins fidèle que la sienne.

Nous souhaitons également une bienvenue cordiale à M. le Colonel Matsouishi, à M. le Capitaine de vaisseau Takarabé, à M. le Capitaine de frégate Kato, à M. le Commandant Higashi, à M. le Capitaine Oudaka, à M. le Docteur Iwaï.

Je me hâte maintenant de vous dire que M. Michinori Seigo Nagasaki est un habitué des voyages d'Europe, qu'il est pour la Société Franco-Japonaise une ancienne connaissance et pour moi en particulier un vieil ami de vingt ans. Quant à M. Saburo Baba, Grand-Maître de la Maison de S. A. I., si nous le voyons pour la première fois, nous espérons que ce n'est pas la dernière.

J'ai à vous transmettre, Monseigneur, ainsi qu'à nos invités et à nos collègues, tous les regrets des absents, S. E. M. Kurino empêché par un engagement antérieur, S. E. M. Harmand et M. Boissonade éloignés de Paris, qui me prient particulièrement, Monseigneur, de les rappeler à votre souvenir, M. Sénart, qui avait accepté, empêché par un deuil au dernier moment, M. le Contrôleur Général Martinie empêché par la maladie, M. le Capitaine Comte de Labry et M. le Lieutenant Comte de Tressan retenus par le service, M. Deshayes et M. Deslandres retenus par les engagements antérieurs, enfin M. Félix Régamey, notre dévoué Secrétaire général, que son état de santé, malheureusement grave, a seul pu empêcher d'occuper sa place parmi nous en une semblable occasion.

Les absents, en faisant songer à ceux que nous ne reverrons pas, me conduisent à rendre ici un hommage à la mémoire de S. A. I. le Prince Komatsu, qui a bien voulu, en 1902, honorer de sa présence à un dîner notre Société naissante et nous permettre de l'inscrire parmi nos membres d'honneur.

Monseigneur,

Messieurs,

Nous n'oublions jamais, dans les circonstances comme celle d'aujourd'hui, de rappeler les liens étroits établis depuis quarante ans entre le Japon et la France. Il n'y a que la distance pour nous séparer. Mais qu'est la distance, quand Tokio n'est plus qu'à vingt jours de Paris et que nos séances pourraient se tenir alternativement dans une ville et dans l'autre, n'étaient quelques minces difficultés de détail, comme, par exemple, le prix du voyage? Il y a, au contraire, pour nous réunir, toutes nos affinités, l'amour du beau, le culte des arts, les vertus militaires indestructibles dans nos deux pays. Nous buvons donc, Messieurs, à la perpétuité de l'amitié entre le Japon et la France, que symbolise notre Société, à la confraternité de nos deux armées, à celle de nos deux marines.

S. A. I. le Prince Fushimi se lève de nouveau et prononce en français les paroles suivantes :

Monsieur le Président,

Messieurs,

Je vous remercie sincèrement du bon accueil de la Société Franco-Japonaise de Paris. Je lève mon verre à sa prospérité.

ALLOCUTION DE L'AMIRAL BARON YAMAMOTO

(PRONONCÉE EN JAPONAIS ET TRADUITE PAR M. TATSUKÉ).

Monseigneur, Excellences, Messieurs,

C'est un grand honneur pour moi d'être invité à ce dîner offert à S. A. I. le Prince Fushimi par la Société Franco-Japonaise de Paris, et d'y prendre part avec son Président, mon vieil ami très aimé et très estimé M. Bertin, ainsi qu'avec d'autres notabilités japonaises et françaises.

Comme M. Bertin l'a dit tout à l'heure, il existe des relations amicales entre le

Japon et la France depuis déjà un demi-siècle : pendant cette période, nous avons acquis beaucoup de choses dont nous sommes redevables à la France autant au point de vue des organisations judiciaire et militaire qu'au point de vue des beaux-arts, du commerce et de l'industrie.

Il a dit également que, même géographiquement, les relations franco-japonaises sont devenues de plus en plus étroites grâce au chemin de fer transsibérien, et que, au moyen de cette voie ferrée, nous pouvons maintenant aller d'Europe en Extrême-Orient en vingt jours. Oui ! mais je suis même convaincu que nous pourrons un jour arriver à faire ce trajet plus vite encore, en moins de dix jours peut-être, si toutes les nations désirent, sincèrement et sans arrière-pensée, la paix universelle, et travaillent uniquement dans ce but.

Sans loyauté et sans fidélité, l'amitié personnelle ne saurait ni se perpétuer ni se resserrer. Il en est de même pour les relations internationales. Il serait bien difficile de maintenir une paix durable entre toutes les nations s'il n'existait pas de part et d'autre un esprit de sincérité. Je souhaite donc vivement que cet esprit de loyauté et de fidélité sincères anime toutes les Puissances et qu'alors le Japon puisse, lui aussi, marcher avec le même esprit vers la civilisation et contribuer de la sorte au développement de cette civilisation.

En me félicitant également de voir que la Société Franco-Japonaise puisse servir de trait d'union entre le Japon et la France et contribuer à resserrer leurs relations amicales, je lève mon verre à ses progrès et à la santé de son Président.

ALLOCUTION DU VICE-AMIRAL FOURNIER

Le Vice-Amiral Fournier, dans une brillante improvisation, a exprimé la satisfaction qu'il éprouvait de rencontrer les illustres personnages japonais qui partageaient avec lui l'hospitalité de la Société Franco-Japonaise, et notamment l'Amiral Yamamoto dont il désirait depuis longtemps faire la connaissance. Comme tous les marins, il avait suivi avec un ardent intérêt les phases de la dernière guerre navale et noté les précieux enseignements qui s'en étaient dégagés. L'orateur a fait alors l'éloge du rôle joué par l'Amiral Yamamoto comme Ministre de la Marine, de la valeur spéciale et des qualités d'entraînement et d'endurance dont avait fait preuve la flotte japonaise, sous les ordres d'un chef tel que l'amiral Togo, dont le grand bon sens et la tenacité avaient triomphé de tant d'obstacles pendant une campagne de seize mois. En terminant, l'Amiral Fournier a bu à la prospérité de la marine japonaise et de l'Amiral Yamamoto.

Notices Biographiques.

S. A. I. LE PRINCE FUSHIMI.

Désireux de présenter aux membres de la Société Franco-Japonaise de Paris S. A. I. le Prince Fushimi, le chef d'une des Maisons Collatérales les plus rapprochées de S. M. l'Empereur du Japon, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire en français les lignes suivantes empruntées au numéro du 16 février 1907, du *Japan Mail*, le journal du capitaine Brinckley, un des Occidentaux, comme chacun sait, connaissant et aimant le mieux l'Empire du Soleil-Levant.

Né en 1858, S. A. I. le prince Fushimi se fit remarquer dès sa jeunesse par des dispositions toutes particulières, un sens très élevé de cette droiture alliée à la magnanimité et la charité. Après avoir suivi les cours du Yônen Gakko (Ecole primaire militaire), il entra au Collège des Officiers Militaires et après examen fut nommé en 1875 lieutenant en second. Il gravit successivement tous les échelons et fut promu en 1904 général. Durant ses vingt-neuf années de service, le Prince vit trois fois le feu : guerre sino-japonaise de 1894-95, opérations contre les aborigènes de Formose, et campagne russo-japonaise. Il assista à toute cette lutte dernière, du débarquement à Yentawo (Pitszao) jusqu'à la grande journée de Nanshan où il se distingua tout particulièrement. En 1885, le Prince visita, pour compléter ses études, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Amérique. Il se rendit de nouveau en Europe en 1896, au couronnement du tsar Nicolas II comme envoyé du Japon. En 1904, il retournait encore en Amérique en mission amicale et c'est lui que le Mikado a choisi pour porter ses remercîments au roi Edouard VII pour l'envoi de la Mission de la Jarretière en 1906. Ainsi le Prince Fushimi a pu voir de près à plusieurs reprises les différentes capitales occidentales et y étudier les conditions économiques du monde, de première main pour ainsi dire. Il s'est toujours montré, d'ailleurs, dans son propre pays, un ardent promoteur et des progrès matériels et moraux et du développement militaire. Il préside le Butoku-kaï (société des vertus militaires) et il est aussi président des sociétés d'Agriculture, Forestière et de Sériculture. On le regarde dans tout le Japon, avec justice, comme un des hommes les plus avertis qui ont contribué au développement du Japon. Ajoutons que tous ceux de nos membres qui ont pu approcher S. A. I. ont reconnu en Elle une de ces natures supérieures chez qui l'intelligence et le rang se marient avec tant de bonheur à de la bienveillance et à de la modestie. Elle laisse à beaucoup de personnes également cette impression que c'est une figure originale, j'allais employer le vocable anglo-saxon de si rapide fortune : un professeur d'énergie.

E. A.

L'AMIRAL BARON YAMAMOTO.

Tous les Japonais et les Occidentaux connaissant le Japon et en suivant attentivement le prodigieux essor sont d'accord pour dire que l'amiral Baron Yamamoto est l'une des figures les plus curieuses du plus jeune Japon. Il y a quelques années on comptait qu'après Yamagata, Ito, Inouyé, Okuma, le général Kodama serait appelé à

jouer un rôle de premier ordre. La mort l'a pris et c'est aujourd'hui sur un homme de mer, sur cet amiral Yamamoto, que les yeux se tournent. Il est bien possible que l'opinion courante ne se trompe point et qu'un jour on voie cet énergique et laborieux marin à la tête des affaires de son pays. L'amiral Yamamoto est encore dans la force de l'âge de la conception et des grandes idées, n'étant né qu'en 1852. Comme un grand nombre d'hommes importants du Japon, c'est un enfant de Satsuma, ce clan qui contribua si fortement à l'éveil du Japon moderne. Il prit part, malgré sa grande jeunesse, à la guerre de la Restauration, assistant aux rencontres de Toba et de Ou ; on le voit aussi dans l'expédition de Formose en 1874; puis il visite l'Amérique et l'Europe, ce pèlerinage de tout Japonais qui rêve de faire quelque chose ; en 1885, il va chercher en Angleterre le *Naniwa* qui venait d'être achevé ; en 1898 il est nommé Vice-amiral et il devient ministre de la Marine, poste qu'il occupa sans interruption dans divers cabinets jusqu'après la signature de la paix de Portsmouth. C'est donc lui qui eut à veiller sur cette flotte japonaise qui étonna le monde entier pendant un an et demi et qui pour ainsi dire par son énergie, par son application de tous les instants, inspira cette flotte et lui donna une assurance qui ne se démentit pas une minute. Il fit pour la marine, en un mot, ce que fit pour l'armée le général Baron Térauchi qui est si attaché, comme chacun sait, aux idées françaises. Aussi ces deux figures de Térauchi et de Yamamoto semblent-elles devoir rester étroitement unies dans l'histoire de cette grande lutte. Créé baron en 1902, à la signature de l'alliance Anglo-japonaise et fait Amiral en 1904, honoré des plus hautes distinctions impériales, l'amiral Yamamoto jouit dans toute la marine japonaise d'une réputation indiscutée et nombreux sont les politiciens et les civils qui lui reconnaissent, avec l'étoffe d'un homme d'État, les qualités demandées à un bon orateur.

E. A.

LE GÉNÉRAL BARON NISHI.

Pendant la guerre russo-japonaise, les journaux français eurent à maintes reprises à mentionner le nom du général Nishi, mais n'ayant pas eu à diriger comme Oyama, Oku, Kuroki et Noghi, son nom n'est peut-être pas resté aussi bien dans la mémoire française. Au Japon, il apparaît comme l'une des premières figures de second plan. Il est aussi originaire de Satsuma et est né en 1846. Entré jeune dans l'armée, il atteignait au généralat en 1889. En 1894-95, il participait à l'attaque de Port-Arthur, puis commandait les forces japonaises de Weï-Haï-Weï et était créé baron. Dans la campagne de Mandchourie, il est à la tête de la deuxième division de l'armée de Kuroki et contribue ainsi aux victoires du Yalu, de Motien-Ling, de Liao-Yang et du Shaho. En 1904, il est en récompense de ses services fait général commandant de corps d'armée et placé à la tête de la garnison du Liao-Toung. En 1905, l'Empereur l'appelle à l'inspectorat général de l'Education Militaire, institution fort intéressante, et le Général Baron Nishi peut déployer dans cette fonction de hautes qualités morales et administratives qu'il tenait en quelque sorte en réserve.

E. A.

Nouvelles du Japon

Le 9 mars dernier a été célébré au sanctuaire impérial du Palais, à Tokio, le mariage de S. A. I. le Prince Kuni Taka avec Mlle Minasé Shidzuko, fille du Baron Shidzuko, de Kyôto.

On sait que le Prince Kuni, prochainement attendu en France, se rend en Allemagne où il parachèvera ses études militaires.

Le 27 mars a été close la 23e session de la Diète Japonaise. Cette session n'a pas été inactive : 234 projets de loi ont été présentés aux Chambres, soit par le Gouvernement, soit par l'initiative individuelle des membres, et, à quelques exceptions près, tous ces projets ont été discutés et ont reçu une solution. Parmi les lois votées, outre le budget de 1907 (on sait que l'année fiscale au Japon part du 1er avril), plusieurs étaient d'une importance majeure, comme celles relatives à la réorganisation de l'armée et de la marine, à des mesures financières intéressant la situation économique du pays, et à la réforme du Code Pénal.

On n'ignore pas que le Gouvernement japonais a envoyé aux Etats-Unis, pour participer aux fêtes organisées à Jamestown en vue de célébrer le trois centième anniversaire du débarquement sur le sol du Nouveau-Monde des premiers émigrants d'Angleterre, deux navires de guerre. Ces deux navires, placés sous le commandement du vice-amiral Ijuin, et pour le voyage desquels le Parlement avait voté un crédit extraordinaire de 270.000 yens, sont les croiseurs cuirassés *Chitosé* et *Tsukuba*, que l'on verra, d'ailleurs, prochainement en France. Le choix de ces deux bâtiments n'a pas été laissé au hasard. Le *Chitosé* a été construit dans un chantier américain, il y a une douzaine d'années, et a pris une part active à la guerre navale contre la Russie. Son envoi aux Etats-Unis est donc un acte de courtoisie dont la délicatesse sera sans doute dûment appréciée. La *Tsukuba*, par contre, est de construction purement japonaise, et montrera aux Américains les progrès accomplis par le Japon dans l'architecture navale. Les états-majors des deux navires ont été composés avec le plus grand soin.

La mission d'officiers de l'armée de terre chargée de représenter le Japon à Jamestown et composée de neuf membres, est commandée par le général Kuroki.

Une Ordonnance impériale promulguée dans les premiers jours du mois d'avril dernier fixe au 1er avril 1912 la date de l'ouverture de la prochaine Exposition Nationale japonaise qui aura lieu, cette fois, à Tokio. Cette Exposition sera la sixième de celles de même nature qui ont été organisées jusqu'ici au Japon. La première s'est tenue à Tokio en 1877, la deuxième et la troisième à Tokio également, en 1881 et 1890; la quatrième à Kyôto en 1895, et la cinquième à Osaka, en 1903. Les trois premières avaient été de proportions restreintes et comme installation et comme nombre d'exposants. Celle de Kyôto, coïncidant avec la célébration du onze centième anniversaire de l'érection de la ville en capitale de l'Empire, et qui fut ouverte au lendemain même de la guerre contre la Chine, constitua déjà une manifestation imposante, de nature à faire sérieusement réfléchir ceux qui doutaient encore des ressources industrielles du pays, et, huit ans plus tard, celle d'Osaka, inaugurée au milieu des graves complications politiques qui laissaient dès lors pressentir le conflit imminent avec la Russie, permit de constater, dans un cadre bien différent des modestes baraquements en bois de 1877, les extraordinaires progrès réalisés par les industries japonaises. L'Exposition qui va se préparer à Tokio promet d'éclipser, comme importance et comme aménagements, celles qui l'ont précédée. Toutes les expositions antérieures avaient été purement nationales ; toutefois, la dernière comportait une section dite d'échantillons, où figurèrent de nombreux produits étrangers. Le succès de cette innovation fut tel que l'on doit s'attendre à ce qu'une place beaucoup plus large soit réservée aux industries étrangères dans la prochaine Exposition, qui pourrait bien prendre même un caractère franchement international. — Au reste, les expositions sont au Japon extrêmement populaires. Indépendamment des grandes expositions nationales, qui n'ont lieu nécessairement qu'à des intervalles éloignés, les expositions locales, départementales ou régionales sont, dans tout l'Empire, d'occurence très fréquente et s'organisent sur une échelle de plus en plus vaste : en ce moment même se tient à Tokio une exposition régionale qui le cède à peine comme importance à la dernière exposition nationale d'Osaka. Cette multiplicité d'expositions, — sans parler de celles qui ont lieu à l'étranger, et où le Japon n'a jamais manqué, depuis trente ans, d'être représenté, on sait avec quel succès croissant, — n'a certainement pas peu contribué à favoriser et à accélérer le grand développement qu'a pris en ces dernières années l'industrie japonaise sous toutes ses formes.

Le Ministère de la Guerre du Japon s'occupe actuellement de faire distribuer à tous les établissements d'instruction du pays, depuis les Universités jusqu'aux moindres écoles primaires, un ou plusieurs objets, armes, projectiles, etc., provenant du butin capturé par l'armée japonaise pendant la campagne contre la Russie, et qui, déposés dans la salle d'honneur de chacun, serviront à perpétuer parmi la jeunesse scolaire les souvenirs glorieux de la grande guerre et à stimuler son patriotisme par la plus éloquente des leçons de choses. Une notice rappelant les principales victoires remportées sur terre et sur mer par les armes impériales est jointe à ces cadeaux. Sans parler des établissements publics de toutes natures qui ont reçu des dons analogues, un grand nombre de temples ont eu leur part de ces trophées, qui sont venus s'ajouter à ceux provenant déjà de la guerre de Chine. Il y a quelques mois à peine, l'amiral Togo déposait en personne dans un des temples de Kobé un fragment d'une vergue de son navire, le *Mikasa*, brisée par un obus russe pendant le combat de Tsushima.

A ce propos, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler, d'après un relevé

officiel reproduit dans un numéro déjà ancien du *Japan Mail*, que le matériel de guerre utilisable pris sur l'ennemi par les forces japonaises comprenait notamment 900 pièces d'artillerie, dont 450 canons de place, 110.000 fusils, 6.000 sabres, 24.700.000 cartouches, 18.000 gargousses pour canons de forteresse et 242.000 pour pièces de campagne, 2 ballons, 4.800 fourgons et voitures militaires, 432 clairons et trompettes, sans compter d'énormes quantités d'uniformes, de pièces d'équipement et de harnachement, d'outils, d'appareils téléphoniques, de fils de fer et de cuivre, d'approvisionnements, etc. Sur la nomenclature officielle ne figurent pas moins de 800 catégories d'objets différents.

A l'occasion de la revue qui eut lieu à Tokio au mois de mai 1906, après la rentrée des troupes, et à laquelle assistèrent des délégations de toutes les unités ayant pris part à la campagne, l'autorité militaire avait groupé sur la vaste esplanade qui précède l'entrée du palais impérial une partie de cet immense matériel. Là se trouvaient réunis en longues avenues 178 canons de forteresse de tous calibres, 821 canons de campagne et 41 maxims, 1.538 fourgons de munitions, 624 véhicules divers du train militaire et un ballon. Dans les vides de ce parc monstrueux s'entassaient 70.000 fusils, 1.235 sabres ou lances et 11.612 gargousses d'artillerie. Il eût été difficile d'offrir au peuple japonais un spectacle qui pût lui faire réaliser de façon plus concrète et plus saisissante l'étendue de son triomphe, si chèrement acheté, d'ailleurs.

Au mois de mars dernier est mort à Tokio le baron Matsumoto, directeur général en retraite du Service médical de l'armée japonaise. — Le Dr Matsumoto, qui était âgé de 73 ans, avait été l'un des premiers, sinon le premier, parmi les novateurs qui introduisirent au Japon la médecine européenne. Dès l'âge de 16 ans, après avoir acquis à Nagasaki une certaine connaissance du hollandais, il s'était adonné à l'étude de la médecine occidentale et fut plus tard attaché comme médecin à la personne du Shôgun. Lors de la guerre civile qui marqua la Restauration de 1868, il demeura fidèle au parti des Tokugawa et suivit la fortune du clan d'Aïdzu dont il partagea la résistance et la défaite. Après le rétablissement de la paix, il fonda à Waséda, près de Tokio, le premier hôpital installé au Japon suivant les principes de la science étrangère et entreprit de former des élèves.

En 1871, il fut nommé directeur du Service de santé de l'armée et jusqu'à sa mise à la retraite, c'est-à-dire pendant une trentaine d'années, il se consacra tout entier à ce service, dont les récents événements ont révélé au monde l'admirable organisation. En 1905, le Dr Matsumoto reçut le titre de baron en reconnaissance de ses travaux. Il laisse derrière lui une réputation méritée qui a rendu son nom familier aux hygiénistes militaires, même en dehors du Japon.

Quelques statistiques, empruntées comme celles d'un précédent paragraphe, à un numéro du journal le *Japan Mail* de 1906, montreront les résultats obtenus pendant la dernière campagne par le service de santé japonais et les remarquables progrès réalisés depuis dix ans par l'hygiène, la chirurgie et l'organisation hospitalière au Japon.

D'après des évaluations qui paraissent basées sur des données officielles, les pertes de l'armée et de la marine japonaises pendant la guerre de 1904-1905, auraient été les suivantes :

Tués au feu.	47.387
Morts de leurs blessures.	11.500
Blessés guéris	161.925
	220.812
Morts de maladies.	27.158
Malades guéris.	209.065
	236.223
Total des tués, blessés et malades	457.035
Total des décès.	86.045

Dans une conférence publique qu'il avait faite à l'époque, le Dr Koïké, médecin général de l'armée, établissait entre les pourcentages concernant les hospitalisés pendant la guerre contre la Chine, d'une part, et pendant la guerre contre la Russie, d'autre part, les comparaisons suivantes :

Blessés et malades :

	Entièrement guéris. o/o —	Guéris, mais restés impropres au service actif. o/o —	Morts o/o —
Guerre contre la Chine. . .	50.94	34.82	14.24
Guerre contre la Russie . .	54.81	37 54	7 65

Blessés seuls :

	Entièrement guéris. o/o —	Guéris, mais restés impropres au service actif. o/o —	Morts o/o —
Guerre contre la Chine. . .	62.23	30.28	7.49
Guerre contre la Russie. . .	71.58	21.59	6.83

Les pourcentages des guérisons sont ici notablement en faveur de la seconde période, mais, en ce qui concerne les décès, la diminution n'avait été que presque insignifiante. La faiblesse de l'écart s'explique par le fait que les Russes se sont battus avec une bien plus grande opiniâtreté que les Chinois. Tandis que ceux-ci abandonnaient le champ de bataille après une très courte résistance, ce qui permettait de recueillir rapidement les blessés, les Russes ont toujours défendu leurs positions avec acharnement, de sorte que les blessés demeuraient sur le terrain pendant des heures, voire des journées entières, sans pouvoir être relevés. A Port-Arthur, notamment, il est arrivé que des blessés japonais soient restés jusqu'à neuf jours sans secours médicaux.

Un autre tableau produit par le Dr Koïké donne la proportion du nombre des malades à celui des blessés et celle du nombre des morts résultant des blessures, au nombre des morts résultant de maladies, lors des trois dernières campagnes :

	Blessés —	Malades —	Morts de blessures. —	Morts de maladies. —
Guerre contre la Chine (1894-95).	1	6.93	1	12 09
Expédition de Chine (1900). . .	1	4.37	1	1.97
Guerre contre la Russie (1904-05)	1	1.15	1	0.37

Ces chiffres sont déjà surprenants : ils le deviennent plus encore si l'on prend comme termes de comparaison les pourcentages basés sur les effectifs totaux des troupes engagées, soit :

	Pourcentage des malades.	Pourcentage des morts résultant de maladies.
Guerre contre la Chine. .	59.20	9.29
Expédition de Chine. . .	34.88	4.33
Guerre contre la Russie. .	36 04	2.99

Si l'on a pu réduire dans une telle proportion le nombre des cas de maladies et celui des décès, c'est en raison non seulement de la valeur technique et pratique plus grande du personnel médical lui-même, mais encore et surtout grâce à toute une série de mesures préventives et prophylactiques que l'autorité militaire a su faire rigoureusement observer pendant toute la durée de la dernière guerre. Tout d'abord, les hommes avaient été minutieusement instruits, par des notices imprimées, par des conférences, par les conseils incessants de leurs officiers, des précautions élémentaires à prendre pour éviter les maladies, et il leur était périodiquement distribué des pilules destinées à prévenir le choléra, la dysenterie et la fièvre typhoïde. D'autre part, l'eau des puits était invariablement analysée avant qu'il fût permis aux troupes d'en faire usage, et l'eau à boire était toujours bouillie lorsqu'il était possible ; des chaudières à cet effet faisaient partie des équipages régimentaires. Lorsque l'ébullition était impossible, l'eau était purifiée à l'aide de filtres stérilisateurs, de l'invention du Dr Ishidzu. Des dispositions spéciales étaient prises pour empêcher, en été, la fermentation des rations de riz cuit ; en hiver, leur congélation. Tous les bâtiments servant au logement des troupes, tous les navires, embarcations ou wagons affectés à leur transport, étaient préalablement désinfectés ; des vêtements, chaussures et coiffures appropriés aux saisons étaient fournis à toutes les unités (et l'on sait quels extrêmes de froid et de chaleur comporte le climat de la Mandchourie) ; enfin, la préparation des médicaments et les soins matériels à donner aux malades étaient exclusivement confiés à des pharmaciens diplômés et à des infirmiers et infirmières de profession. En somme, l'état sanitaire des troupes en campagne pendant la guerre de 1904 a été sensiblement égal, sinon même supérieur à la moyenne habituelle en temps de paix. Une unique maladie, le *kakké* ou *beri-beri*, a déjoué tous les efforts du service sanitaire japonais et figure à elle seule pour près de moitié (16 %) dans le nombre total des cas constatés.

Bibliographie

EDOUARD CLAVERY

Les étrangers au Japon et les Japonais à l'étranger (Broch. in-8° de VI-31 pages. — Berger-Levrault et Cie, éditeurs, 5. rue des Beaux-Arts. 1904 (épuisé).

Dans la première partie de cette étude historique et artistique, M. Ed. Clavery expose quelle part les étrangers, et nos compatriotes en particulier, ont prise à l'œuvre de transformation du Japon moderne. Quelques-uns des renseignements fournis à ce sujets sont inédits : l'auteur les doit à l'obligeance de M. Verny, ingénieur de la marine, chef de la première mission technique française dans l'Empire du Soleil-Levant (1866). La seconde partie contient des données sur le développement de l'émigration japonaise depuis une vingtaine d'années. De 5.440 en 1880, l'effectif des sujets du Mikado résidant au dehors s'est élevé en 1902 à 139.553, en 1904 à 236.000 environ, répartis principalement entre la Corée, le Canada, les États-Unis, les îles Hawaï, l'Australie, etc. Il s'agit en général de travailleurs agricoles, pêcheurs, petits commerçants, dont on a vu d'ailleurs dans ces derniers temps plus d'un réussir et parvenir à une haute situation dans les affaires. D'autre part, les Japonais instruits et cultivés ayant fait dans les pays de l'Occident des séjours ou des voyages sont devenus, au cours des deux dernières décades, de plus en plus nombreux. De retour dans leur patrie, ils ont contribué autant que les étrangers fixés au Nippon à faire pénétrer les connaissances et les arts de la civilisation moderne et à préparer en même temps l'amélioration graduelle des conditions sociales de leur pays.

X.

Occident et Extrême-Orient. — Grand in-8° de 44 pages, Berger-Levrault. 1906.

Sous ce titre, l'auteur a réuni un faisceau de faits et d'exemples récents qui permettent au lecteur de juger par lui-même de la façon dont se prépare et s'organise, à l'heure actuelle, la transformation des pays d'Extrême-Orient, et en particulier de la Chine, au double point de vue matériel et intellectuel. Au moment où deviennent de plus en plus fréquentes et complexes les relations entre l'Occident et l'Extrême-Asie, au lendemain de la visite que viennent de faire en Europe les deux missions chinoises chargées d'étudier les institutions politiques et administratives des principaux Etats modernes, il est superflu d'insister sur l'intérêt qu'offre ce travail.

En dehors de ces deux essais, courts par le nombre de pages, mais où les faits et les observations sont très condensés, M. Ed. Clavery a publié, depuis ces dernières années une série de travaux et d'articles dans lesquels il s'est particulièrement attaché à exposer l'évolution économique qui s'accomplit actuellement dans les pays de l'Asie orientale. Nous citerons notamment les brochures et études suivantes :

Relations économiques entre l'Angleterre et l'Extrême-Orient, 32 pages, 1902.
Relations économ. entre l'Europe Contin. et l'Extrême-Orient, 64 pages. 1904 (épuisé).
Les Etablissements des Détroits et les Etats fédérés Malais, 40 pages, 1904.
Hong-Kong, le Passé et le Présent, 60 pages, 1905. (Librairie de l'Annuaire Colonial, Chevalier et Rivière, éditeurs).
Les débuts de l'Industrie moderne en Chine, suite d'articles dans le *Monde Economique* (Mars 1907), etc.

Disons que M. Edouard Clavery n'est pas de ceux qui considèrent le développement industriel du Japon et de la Chine comme une menace pour les contrées occidentales. Il y voit au contraire pour l'Europe, et en particulier pour notre pays, la possibilité, déjà réalisée en partie, de relations commerciales plus importantes et plus actives, le gage de bénéfices et d'avantages qu'il dépend de nous de nous assurer à l'avenir, car ce développement économique des peuples du monde jaune n'a-t-il pas directement comme corollaire l'augmentation de leur richesse, c'est-à-dire, l'accroissement de leur pouvoir d'achat.

A ce sujet, il est intéressant de noter que la valeur totale de l'importation et de l'exportation par tête d'habitant au Japon s'est élevée de 1 yen 30 (environ 6 fr. 63), en 1872, à 16 yen 88 (43 fr. 50), en 1905. En ce qui concerne l'importation seule, la progression a été, pendant la même période, de 0 yen 79 (4 fr. 02) à 10 yen 18 (26 fr. 26). Tout fait présumer que le développement se poursuivra rapidement; faisons des vœux pour que notre pays y prenne part de plus en plus, afin qu'ainsi les relations économiques viennent compléter et corroborer l'entente politique qui se prépare, et les bons rapports déjà si heureusement établis depuis longtemps entre les deux peuples, dans l'ordre intellectuel et artistique. X...

Dr J.-J. MATIGNON

Le Dr J. J. Matignon et ses dernières publications sur le Japon.

Avant de donner au public un important ouvrage sur le Japon, ouvrage dont nous aurons sans doute le plaisir de rendre compte dans notre prochain *Bulletin*, le Dr J.-J. Matignon, si connu et si estimé des Japonais et des japonophiles, a, depuis son retour en France, par la parole et par la plume, fait connaître son opinion sur l'armée japonaise et particulièrement sur le service médical japonais durant la guerre russo-japonaise. Ses brochures, qui nous permettent d'espérer un volume des plus curieux, présentent le plus haut intérêt et, toutes japonophiles qu'elles sont, se trouvent marquées au coin de la plus rigoureuse exactitude. Si minutieux qu'ils soient, les Japonais, nous en avons des témoignages, ne voient guère rien à y reprendre. Ce sont là des documents à consulter, le cas échéant, et qui ont déjà été mis à contribution plus d'une fois par différents publicistes. Il faut lire d'un bout à l'autre : *A l'Armée d'Oku, Souvenirs de campagne avec les Japonais en Mandchourie* (Chez Gounouilhou, à Bordeaux, 1906), qui parut d'abord dans les numéros 5 et 6 de la neuvième année de la *Revue Philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*. A signaler entre autres passages dans cette brochure les quelques lignes sur le péril jaune, lignes qui semblent comme une prophétie. C'est en ces termes que le Docteur formule sa conclusion : « La victoire japonaise a donc été un grand événement historique et social. C'est non seulement l'entrée brusque sur la scène du monde d'un pays jeune, vigoureux, qui s'est révélé d'emblée une grande puissance, mais c'est l'éveil de tout un monde figé depuis des siècles dans un immobilisme béat, c'est le déclanchement d'une convulsion qui, naissante en Russie, peut se répercuter sur toute l'Europe; c'est enfin un colossal point d'interrogation qui se dresse en Europe et en Extrême-Orient au point de vue du commerce et de l'industrie. Les auteurs de cette guerre ne se doutaient pas que leur criminelle folie allait peut-être révolutionner l'Univers! ». Deux articles de la *Revue d'Hygiène et de Police Sanitaire* (8 août 1906, page 661 et 12 décembre 1906, page 1043) ont été donnés en brochures sous ces titres : *La Désinfection des troupes japonaises rentrant de la campagne de Mandchourie* et *l'Hygiène dans l'Armée japonaise en campagne* (Paris, Masson, 1906). La *Presse Médicale* du 9 mars 1907, donnait aussi, page 153 : *A propos de quelques plaies pénétrantes du crâne et de l'encéphale*. Nous le répétons, il y a là beaucoup à apprendre. Espérons que les opuscules du Dr Matignon serviront à ouvrir bien des yeux sur ce pays si peu étudié encore du Soleil Levant. E. A.

Professeur Dr RICHARD GRAUL

Ostasiatische Kunst und ihr Einfluss auf Europa. (*L'Art Extrême-Oriental et son influence sur l'Europe.*) (Leipzig, Teubner, 1906.)

Dans une collection d'ouvrages à 1 mark le volume broché et 1 mark 25 pf. relié, le grand éditeur Teubner, de Leipzig, a publié en 1906 un volume illustré de nombreuses gravures sur *l'Art Extrême-Oriental et son influence sur l'Europe* par le Professeur Dr R. Graul, directeur du Musée des Arts Industriels de Leipzig. En signalant cet ouvrage de 88 pages, fort substantiel et qui merite toute confiance, malgré quelques erreurs qui s'y sont glissées, notre but est de l'indiquer comme un exemple à suivre. Il serait vraiment utile que l'on pût trouver en France, dans l'une quelconque de nos bonnes collections d'ouvrages à bon marché, un guide qui vulgarisât l'art extrême-oriental. Si cette note pouvait rencontrer un écho qui donnât corps à cette idée, le *Bulletin de la Société Franco-Japonaise* s'estimerait heureux.

E. A.

Il sera rendu compte des ouvrages traitant du Japon, dont deux exemplaires seront envoyés à la Bibliothèque de la Société Franco-Japonaise, au Musée d'Ennery, 59, avenue du Bois-de-Boulogne.

COURBEVOIE

IMPRIMERIE E. BERNARD

14-16, RUE DE LA STATION, 14-16

BUREAUX : PARIS, 1, RUE DE MÉDICIS, 1